



La chronique
de Lise Bissonnette Page B 3
À Québec Page B 3
Cinéma Page B 4
Vitrine de la vidéo Page B 7
Théâtre Page B 8
Agenda culturel Page B 9
Disques classiques Page B10
Vitrine du disque Page B 10



CINÉMA



Le vent dans les voiles

Thom Fitzgerald
est du club très
sélect de la relève
anglo-saxonne

MARTIN BILODEAU

Il y a de cela quelques mois à peine, le nom de Thom Fitzgerald n'était connu de personne. Aujourd'hui, après que *The Hanging Garden*, son premier long métrage, fut chaleureusement accueilli puis récompensé d'un océan à l'autre, Thom Fitzgerald appartient, avec le Canadien John Greyson (*Lilies*), l'Anglais Peter Cattaneo (*The Full Monty*) et l'Américain Jonathan Nossiter (*Sunday*) au club très sélect des cinéastes anglo-saxons qui ont le vent dans les voiles et la presse à leur porte.

Rencontré dans le hall de son hôtel de Montréal, où ce Néo-Écossais faisait escale quelques jours avant de se rendre, avec son film, au prestigieux festival de Sundance, Thom Fitzgerald, 29 ans, s'explique au moyen de phrases coupantes et pleines d'esprit, à la fois intrigué par son interlocuteur et blasé par le processus promotionnel, auquel il se prêtera encore jusqu'en avril, date à laquelle MGM distribuera son film sur le territoire américain. Chance inouïe pour un premier film. Chance exceptionnelle pour un Canadien, même d'adoption.

Né et élevé à New York de parents de classe moyenne, Fitzgerald se tourne très jeune vers les arts, passion qui le conduit à Halifax à l'âge de 19 ans. Il y entreprend des études de beaux-arts, s'y installe et refuse depuis d'en repartir. Il travaille pour différents organismes culturels, réalise quelques courts métrages, jusqu'à ce que, l'appel du long métrage le tenaillant, sa mère lui offre le cadeau d'une vie: six mois d'existence sans soucis grâce à une carte de crédit. Fitzgerald s'attelle à l'écriture de *The Hanging Garden*, une fable hyper-réaliste qui raconte le retour dans sa famille d'un jeune homosexuel qui, dix ans plus tôt, obèse et malheureux, s'est pendu dans le jardin de son père.

Un film à tiroirs

Retour, dites-vous? «*Sweet William* [campé par Chris Leavins] est comme un spectre qui revient hanter sa maison et sa famille», raconte Fitzgerald, qui s'est pourtant bien gardé de faire un film fantastique. *The Hanging Garden* est plutôt un film à tiroirs, ouvert à toutes les interprétations mais canalisé à travers un récit linéaire qui, par ses thèmes et ses sentiments, interpelle tous les publics: «*Je pense que toutes les familles évoquent un certain degré d'inconfort. Retourner dans sa famille représente pour la plupart d'entre nous une expérience à la fois heureuse et douloureuse*», commente le cinéaste, qui a bien sûr intégré dans sa fable familiale certains éléments autobiographiques.

Détruite depuis longtemps, cette famille rongée de l'intérieur s'effondrera au contact renouvelé de Will, dont le film épouse le point de vue sans y assujettir les spectateurs, tout autant aspirés par le destin de la mère (Seana McKenna), dont la vie se résume à un chapelet de regrets; le père (Peter MacNeill), qui s'évade dans l'alcool et les fleurs de son jardin; la sœur (Kerry Fox, de *Shallow Grave*), qui fuit ce couple pour en former un tout aussi fragile avec un mari volage (Joel S. Keller); puis la grand-mère atteinte d'Alzheimer (Joan Orenstein), qui regarde s'éteindre un à un ses souvenirs.

En réaction au cinéma américain des dernières années, qui ne fait appel qu'à la complaisance béate du public, à l'image du jardin, lieu où se croisent tous les personnages, le jeune cinéaste rêvait de faire un film dénivelé, en friche, ouvert à toutes les sensations, à toutes les interprétations des spectateurs.

VOIR PAGE B 2: FITZGERALD

MARIE CHOUINARD

DENSE danse

Marie Chouinard occupe la salle Pierre-Mercure jusqu'au 21 février. En alternance, elle y présente ses trois pièces de groupe, *Les Trous du ciel*, *Le Sacre du printemps* et *L'Amande et le Diamant*, autant de moments marquants de son répertoire chorégraphique. Jamais dans l'histoire de la danse québécoise une chorégraphe n'avait désiré si ardemment léguer à son public une part importante de son œuvre.

ANDRÉE MARTIN

On ne présente plus Marie Chouinard. Silhouette altière, personnalité intrigante, artiste au talent infini et femme de tête, sa poésie gestuelle et visuelle n'a jamais laissé personne indifférent. Tantôt déroutants, tantôt choquants, inspirants ou provocants, ses solos comme ses œuvres pour plusieurs danseurs possèdent tous, sans exception, une signature d'une fascinante singularité.

Le travail de création de Marie Chouinard ne ressemble à rien d'autre. L'unicité de sa vision artistique comme de son imagination, particulièrement vive et fertile, et la pluralité de ses expériences du corps ne lui confèrent aucune parenté directe avec quelque grande personnalité de l'histoire de la danse. Qualifiée à ses débuts d'artiste de la performance, elle demeure aujourd'hui, presque vingt ans plus tard, l'une de nos plus grandes et de nos plus intéressantes chorégraphes contemporaines.

VOIR PAGE B 2: CHOUINARD

«Je ne
veux pas
que ces
pièces
n'existent
plus. Et
la seule
manière de
continuer
à les faire
vivre, c'est
de continuer
à les
danser.»

MARIE CHOUINARD

LES ARTS

CHOUINARD

Des pièces pour être vues et vécues...

SUITE DE LA PAGE B 1

Écrire sur Marie Chouinard demeure toujours une jouissance et un défi. La complexité de son monde sensible, créatif et chorégraphique en fait une force en puissance et une énigme sans cesse renouvelée. Cette énigme, le spectateur la retrouve lui aussi, et sous des formes diverses, dans chacune de ses créations. Les aspects organique et humain, animal, voire sexuel inscrits dans les corps et les gestes de pièces comme *Les Trous du ciel*, *Le Sacre du printemps* et *L'Amande et le Diamant*, toutes trois présentées dans le cadre de l'Événement Marie Chouinard à la salle Pierre-Mercure, participent du mystère et de la beauté du travail de cette artiste. Aujourd'hui, pouvoir revoir et revivre ces œuvres — une pièce de Marie Chouinard n'est pas faite seulement pour être vue, mais aussi pour être vécue — constitue donc une occasion sans pareil de sonder les arcanes de l'être humain que nous sommes.

Panorama d'une œuvre

Pour la première fois de notre histo-

re, une chorégraphe se lance corps et âme dans l'aventure du répertoire. En partie stimulée par la demande répétée des producteurs nationaux et internationaux pour l'une et l'autre de ses œuvres, Marie Chouinard a décidé de faire revivre les grands moments de sa compagnie, depuis sa formation en 1990. Elle présente donc en alternance quotidienne, et ce pendant trois semaines, soit du 27 janvier au 7 février et du 17 au 21 février à la salle Pierre-Mercure, ses trois œuvres de groupe.

«Je ne veux pas que ces pièces n'existent plus. Ces œuvres peuvent encore être données, offertes au public. La seule manière de continuer à faire vivre ces pièces, c'est de continuer à les danser. Pour moi, les présenter à nouveau ne signifie pas faire un retour sur le passé. Je les vois plutôt comme des créations que l'on continue à faire vivre. Je garde tout simplement mes pièces vivantes.»

Les Trous du ciel, *Le Sacre du printemps* et *L'Amande et le Diamant* constituent des instants privilégiés dans la vie de la chorégraphe et de son public.

Dans une structure de production



Marie Chouinard

ROGER DUFRESNE

où on a tendance à privilégier la création (légèrement au profit de la conservation d'un répertoire), l'initiative de Marie Chouinard et de sa compagnie arrive un peu comme un vent de renouveau dans le milieu de la danse contemporaine montréalaise. D'ailleurs, la chorégraphe ne s'arrêtera pas là, puisqu'elle compte re-

prendre l'ensemble de ses célèbres solos — dont *Cristallisation* et *S.T.A.B.* — en 1999, avec comme interprète Dominique Porte, Heather Mah et Estelle Claretton.

«Il faut se rendre compte qu'en danse, si une œuvre n'est plus jouée, elle n'existe plus. Je ne peux pas croire, ni même accepter ça. Si mes pièces

avaient de la valeur il y a sept ou huit ans, je suis certaine qu'elles en ont encore aujourd'hui. Ces chorégraphies, je les ai créées et je les ai données ma vie pendant deux, et même trois ans. Une œuvre, on la tourne, on la vit, on la transporte, on lui donne vie, et au moment où on est arrivé au point où elle a trouvé sa forme finale, tout à coup, on ne la fait plus. Ça n'a pas de sens.»

Rarement, en danse classique, on verra d'un œil réprobateur le retour périodique de grands monuments comme *La Veuve joyeuse* ou *Carmina Burana*, toutes deux au programme cette saison. C'est même tout à fait normal. Par contre, la reprise de pièces de création, comme le fait aujourd'hui Marie Chouinard, n'a pas toujours eu la même résonance. En fait, il semble que l'on commence à peine à considérer les créations chorégraphiques contemporaines comme pouvant faire partie intégrante de l'histoire et à leur accorder la place qui leur revient.

Un regard unique

Encore plus qu'à une suite de représentations, Marie Chouinard nous invite, avec cet événement sans précédent, à une découverte de son univers personnel d'artiste.

«Ce qui m'a encouragé à reprendre ces pièces, c'est qu'elles sont très différentes les unes des autres. Avec ces œuvres, le public a vraiment trois univers à approcher. Ce ne sont pas des variations sur un même thème, ou trois réflexions sur la même chose. C'est réellement trois mondes distincts. Dans *Les Trous du ciel*, il y a beaucoup de détails dans l'organisation du corps, mais il n'y a pas de grands élan fougueux de tout le corps, de grandes explosions comme dans *Le Sacre du printemps*.»

Faire un retour sur son propre répertoire, c'est poser un regard sur son travail, son imaginaire, sa création. C'est peut-être aussi un moment unique, pour nous comme pour la chorégraphe, de revoir la trajectoire parcourue par l'artiste depuis plus de sept ans.

«Aujourd'hui, je ne créerais pas une pièce comme *Les Trous du ciel*, ni comme *Le Sacre du printemps*. Ce qu'il est étonnant de constater, c'est que ces chorégraphies constituaient mon présent à l'époque où je les ai créées. C'était le bout de ce que je pouvais faire. Mais, en même temps, je ne suis pas sûre qu'on peut voir une évolution. Je ne suis pas certaine que *Le Sacre du printemps* soit une œuvre meilleure que *Les Trous du ciel*. Je suis incapable de porter un jugement de cette nature sur mes pièces. Chacune d'elles appartient à un monde, et chacune a sa structure, son intelligence, son mystère, son langage, son orientation dans le monde. Par contre, je me rends compte que je n'aurais pas pu faire *Le Sacre du printemps* avant *Les Trous du ciel*. Ça, c'est évident.»

Installées sur scène avec une distribution presque entièrement nouvelle, *Les Trous du ciel* comme *Le Sacre du printemps* deviennent ainsi un nouveau défi pour les interprètes de la compagnie Marie Chouinard; d'autant plus qu'ils doivent changer d'univers, voire de peau, à chaque représentation.

FITZGERALD

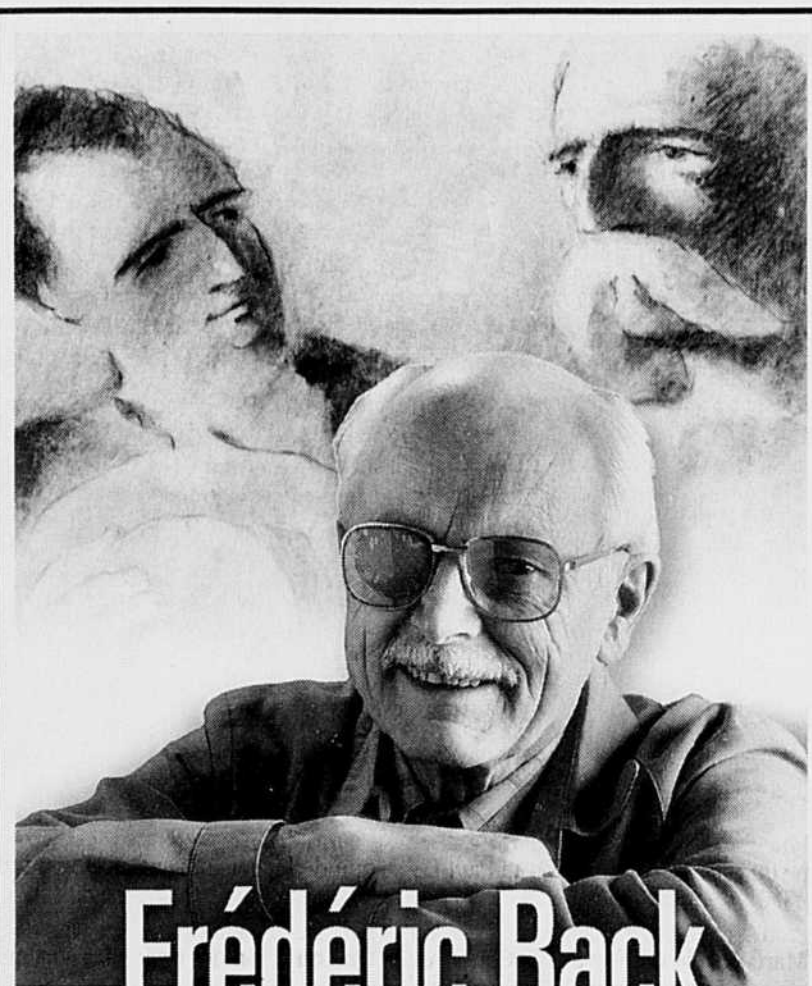
Le nœud du récit

SUITE DE LA PAGE B 1

«Le cinéma structuraliste de Peter Greenaway m'a beaucoup influencé. Ses films sont beaux, fascinants, maîtrisés, et on n'en garde qu'un souvenir vaporeux, qui n'a souvent rien à voir avec le récit. Je voulais pour ma part faire un film très construit, dans lequel la structure n'oblitérait pas le récit et les personnages.» Ainsi, plusieurs spectateurs ne remarquent même pas que les personnages portent des noms de fleurs (Violet, Iris, Rosemary, Sweet William, Whiskey Mac, Grace), que leurs vêtements et leur environnement immédiat arborent aussi la couleur de cette fleur-félicite qui a aussi, au stade de l'écriture, dicté certains aspects de leur tempérament.

Ce que les spectateurs remarquent surtout — et n'oublieront sans doute jamais —, c'est ce pauvre machabée pendu à l'arbre du jardin, présence spectrale que Will contemple comme un miroir déformant et que les autres endurent comme une pénitence; bref, un souvenir douloureux qui constitue le nœud du récit et son enjeu, faisant éclore dans l'imaginaire des spectateurs tout un bouquet d'impressions diffuses. Des impressions ressenties avec plus ou moins de difficulté selon qu'on est en Ontario, au Québec ou en Nouvelle-Écosse. Ainsi, le film a connu quelques problèmes avec les organismes de classification de cette dernière province, où il a reçu l'intransigeant visa 18 ans. «Le film s'adresse bien sûr à toutes sortes de publics, mais étant donné qu'il aborde la délicate question des adolescents mal dans leur peau, qui notamment caressent l'idée du suicide, il se devait de demeurer accessible à cet auditoire», explique Fitzgerald, ravi qu'à sa seconde semaine d'exploitation à Halifax, à la suite d'une campagne dans les médias, l'organisme ait révisé sa décision en accolant au film le visa 14 ans.

Aujourd'hui, à l'heure où son film récolte les lauriers (dont le convoité prix Claude-Jutra, remis à la dernière cérémonie des Génies), Fitzgerald met la touche finale à *Beefcakes*, un documentaire qui relate la petite histoire des magazines pornographiques gaies des années cinquante (alors déguisés en magazines de santé et de musculation). Au delà de ce film, qu'on verra vraisemblablement à l'automne, la future contribution du jeune cinéaste à la cinématographie canadienne paraît assez floue: «Dans la plupart des pays anglo-saxons, explique-t-il, les réalisateurs qui ont du succès se dirigent habituellement vers Hollywood. C'est un cheminement presque logique. Au Canada, la pression est importante, mais la résistance est aussi très forte. Or, aujourd'hui, je suis relancé par de nombreux producteurs, mais pas par des Canadiens.» Ainsi, la résistance faiblit facilement lorsque cent mille dollars sont allongés sur la table en échange d'un scénario de premier jet. Ce sont des offres de cette envergure que contemple Thom Fitzgerald aujourd'hui. De quoi rembourser plusieurs fois sa mère, si ce n'est déjà fait.

Frédéric Back
les dessins d'une vie

UNE EXPOSITION DE LA CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE ET DE RADIO-CANADA

DU 28 JANVIER AU 3 MAI 1998

Radio-Canada
TélévisionCIBL
Covitec
EclairSalle Norman-McLaren
335, boul. De Maisonneuve Est
@ Berri-UQAM
(514) 842-9768PAVILLON
DES ARTS
DE STE-ADELE

présente en collaboration avec

GRAVENOR BECK

Anne Saint-Denis
sopranoANIMATRICE
MITSOU

À GAGNER

JOURNÉE BIEN-ÊTRE ET BEAUTÉ

Massage et soins corporels

(514) 845-8455

Tirage le 31 janvier

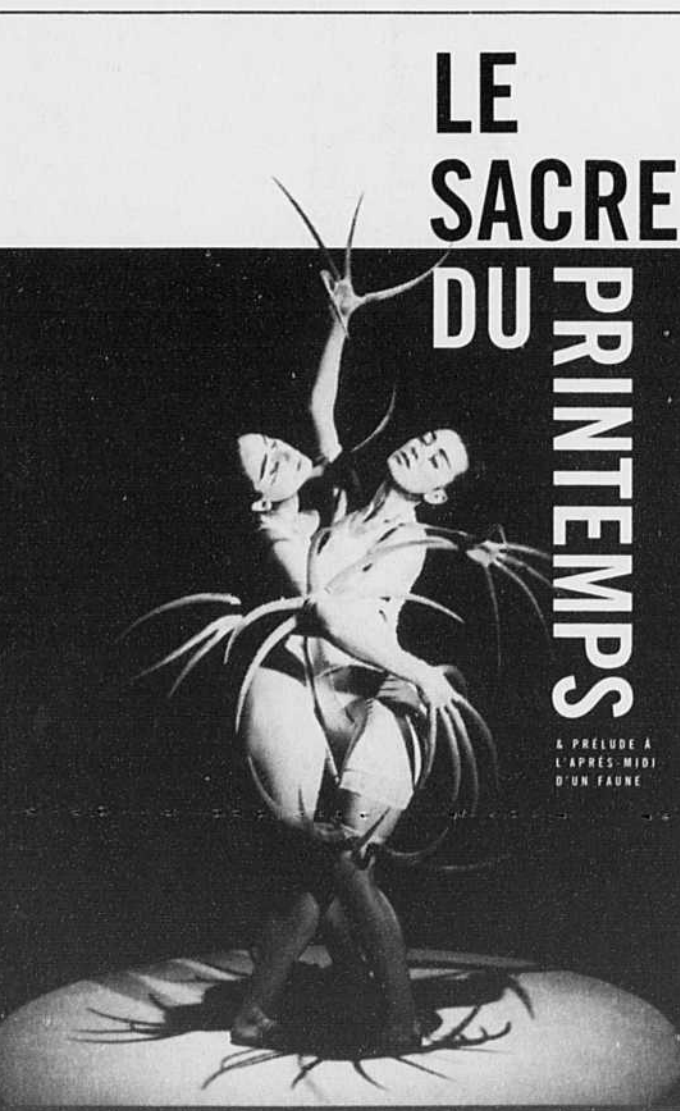
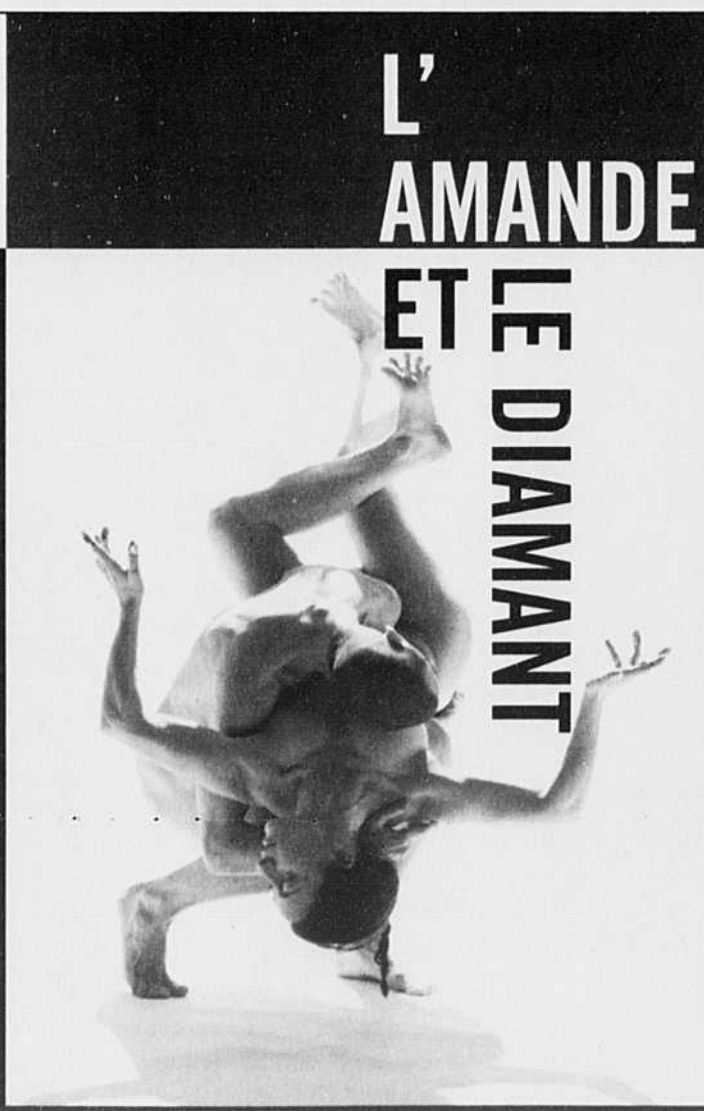
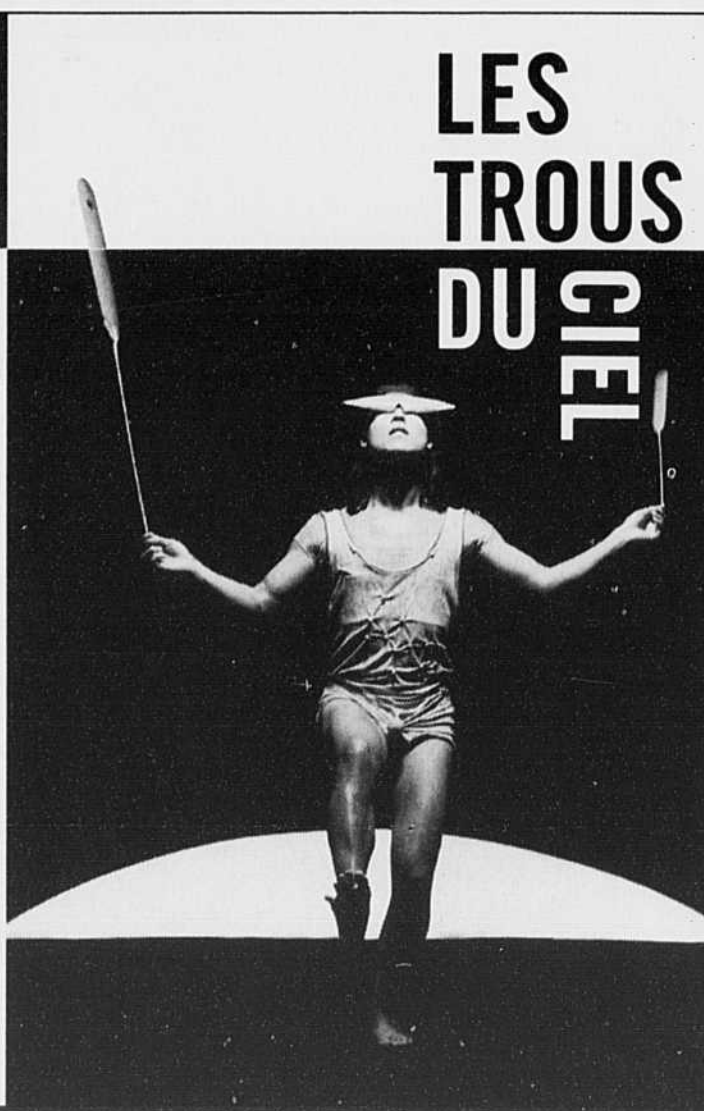
Samedi 31 janvier à 20 h

Les règlements du concours sont disponibles au Journal de Montréal

Billet: 25\$ (incluant vin & fromage après le concert)

RÉSERVATION: (514) 229-2586

1364, chemin Ste-Marguerite (sortie 69 de l'autoroute des Laurentides)

LE
SACRE
DU
PRINTEMPSA PRÉLUDE À
L'APRÈS-MIDI
D'UN FAUNEL'
AMANDE
ET
LE
DIAMANTLES
TROUS
DU
CIEL

3 FOIS MARIE CHOUINARD

du 27 janvier au 21 février 1998 à 20 h, salle pierre-mercure, centre pierre-péladeau guichet 987-6919 admission 790-1245 groupes 843-9036

Mardi	Mercredi	Judi	Vendredi	Samedi
27 janvier L'Amande et le Diamant	28 janvier Le Sacre du printemps	29 janvier Les Trous du ciel	30 janvier Les Trous du ciel	31 janvier Les Trous du ciel
3 février Les Trous du ciel	4 février L'Amande et le Diamant	5 février Le Sacre du printemps	6 février Le Sacre du printemps	7 février Le Sacre du printemps
17 février Le Sacre du printemps	18 février Les Trous du ciel	19 février L'Amande et le Diamant	20 février L'Amande et le Diamant	21 février L'Amande et le Diamant

Interprètes: Wilson Blakley, Elijah Brown, Mario-Paulo Cardoso, Chia-Yu Chang, Tony Chong, Louis Gervais, Kara Gilmore, Mathilde Monnard, Pamela Newell, Marie-Josée Paradis, Carole Prieur

Voyez 3 spectacles pour le prix de deux

foyer de jeunes
travailleurs
et travailleuses
de montréal inc.Le Foyer
de jeunes
travailleurs,
partenaire de
l'entreprise privée

Tel.: (514) 522-3198

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal
☎ 987-6919 / 88 Berri-UQAM
Billets: 987-6919 / Admission: 790-1245

VIR

HOUR

Radio-Canada
Télévision Québec

CIBL

Covitec

Eclair

Cinéma Québécois

LES PROTECTOR: Mathilde Monnard, Dominique Porte, Louis Gervais, Mathilde Monnard, Tony Chong

PHOTOGRAPHES: Marie Chouinard, Michael Slobodian

TOURNEE DU QUÉBEC: LE SACRE DU PRINTEMPS - 11 mars, Drummondville 12 mars, Trois-Rivières 13 mars, Chicoutimi 14 mars: L'AMANDE ET LE DIAMANT - Québec 18 avril

LES ARTS

Muséâtrie

J'étais muséâtre avant que cela devienne du dernier chic, avant que le *jet set* éduqué délaïsse les châteaux de la Loire ou les excursions archéologiques dans l'arrière-pays égyptien pour être vu sur les lieux et à l'heure même de l'ouverture des nouveaux établissements dont chacun cherche à anéantir la réputation architecturale du précédent. San Francisco, Chicago, Tokyo, Bilbao, Los Angeles se sont livrées depuis trois ans une lutte gigantesque que je n'avais certes pas les moyens de suivre *de visu*, mais dès qu'une conférence ou une réunion m'amène à l'étranger, je repère les musées et en fais mes délices. Les plus nouveaux ne sont pas les plus impressionnants, sauf si on ne s'intéresse qu'au design, à l'enveloppe, manie qui devient inquiétante. Un musée est bien construit si on s'y sent heureux en compagnie des œuvres, et cette chimie des lieux est aussi mystérieuse que l'acoustique d'une salle de concert. J'ai un meilleur souvenir d'une promenade solitaire, il y a vingt ans, dans les salles défraîchies et trop humides du pauvre musée d'Alger que de ma découverte du nouveau musée d'art contemporain de San Francisco où les jeux de rampe veulent faire concurrence aux œuvres. Et peu me chaut qu'une salle de Frankfurt me rappelle une salle de Montréal qui me rappelle une salle de Paris, pourvu que l'art s'y déploie à l'aise.

Un musée est surtout ce que sa direction en fait, ce qu'elle propose. Il fut un temps où on ne portait guère attention aux directeurs, perçus comme de simples gardiens du patrimoine, personnages plutôt contemplatifs régnant sur des établissements discrets. Mais le milieu muséal a fait sa révolution comme pas un depuis une vingtaine d'années: il s'est aéré, professionnalisé, a été pris d'assaut par une horde de jeunes muséologues formés dans de nouveaux programmes universitaires, s'est donné des associa-

tions internationales, des réseaux d'échanges, des publications de tous ordres. Le Québec a été partie prenante de cette frénésie; il a vu naître des dizaines de petits établissements à vocation particulière: un Musée de la civilisation qui prospère à Québec, le Centre canadien d'architecture et le Musée de Pointe-à-Callière à Montréal, tandis que le Musée d'art contemporain déménageait en grande au centre-ville, que le Musée du Québec, le Musée McCord et le Musée des beaux-arts de Montréal s'agrandissaient en beauté. Seul le gouvernement du Québec traîne en route et a continué, avec une longueur identique sous tous les régimes, d'annoncer d'année en année que sa politique muséale s'en vient et de ne pas la laisser arriver.

Ces jours-ci sont particulièrement agités, car la course au leadership du navire-amiral qu'est le Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) est ouverte. Son directeur, Pierre Théberge, vient d'accepter la succession de Shirley Thompson à Ottawa, à la tête du Musée des beaux-arts du Canada, qui a pour sa part de la difficulté à prospérer dans la capitale peu peuplée d'un pays à la population fort disséminée. Les rumeurs vont et viennent, elles se cristallisent peu, et pourtant nous voilà à deux jours de la clôture officielle des candidatures. Montréal expérimente, après Vancouver et Toronto et tant d'autres grandes villes nord-américaines, le débat de plus en plus houleux sur les attentes à l'égard de ces chefs d'établissement, dont la nomination provoque dans les cités quasiment autant de tranques que celles des chefs d'orchestre, depuis longtemps vedettes mythiques.

Qui osera? Cet emploi est devenu l'un des plus piégés de la planète culturelle, et les attentes sont démesurées, quand ce n'est pas contradictoires. Pour diriger un musée comme le MBAM aujourd'hui, il faut être à la fois expert en art, pédagogue, communicateur, gestionnaire, entre-

preneur, politicien, homme ou femme du monde national et international, et j'en passe.

La connaissance approfondie de l'art, bien qu'elle soit souvent dévaluée par les chercheurs de têtes plus intéressés par la performance publique des candidats, est évidemment indispensable à qui veut respecter la mission première d'un tel musée, qui est la conservation et la mise en valeur de ses collections. Plusieurs établissements, dont certes le MBAM, ont eu tendance à négliger ce travail de recherche historique et esthétique au profit des expositions temporaires, grands coups qui vont et viennent sans trop laisser de traces mais qui rehaussent le profil mondain d'un musée, désormais si valorisé. Mais tout comme le plus grand des professeurs-chercheurs ne fait pas nécessairement le meilleur recteur, le bon conservateur de musée n'est pas automatiquement bon directeur, car les tâches connexes tendent aujourd'hui, pour le meilleur et pour le pire, à devenir cruciales pour la survie des établissements.

Il faut être pédagogue pour reconforter et instruire un public souvent frileux, intimidé par les propositions muséales, car l'école lui a rarement donné les références nécessaires pour les comprendre, qu'il s'agisse d'art traditionnel africain, d'art européen du dix-neuvième siècle ou d'art contemporain, toutes choses que présente notamment le MBAM. Il faut être communicateur pour faire soi-même la mise en marché de son musée dans la jungle des propositions de loisir culturel, et surtout parce que le test du tourniquet est au musée ce que les cotes d'écoute sont aux télévisions, une mesure du succès qui a peu à voir avec l'intelligence et tout à voir avec les commanditaires qui font et défont les fins de mois des établissements, les subventions gouvernementales ne suffisant pas. Par conséquent, il faut être gestionnaire de pointe, c'est-à-dire non seulement être garant d'une comptabilité serrée mais aussi planificateur, prévisionniste et entrepreneur pour lancer un projet derrière l'autre et en trouver le financement

public et privé. D'où le fait que les qualités politiques deviennent indispensables, particulièrement au MBAM, musée semi-public où une partie du conseil d'administration est nommé par les membres du musée — les plus actifs viennent surtout des milieux d'affaires qui le soutiennent — et en partie par le gouvernement du Québec qui y expédie des sympathisants (vous n'avez pas besoin de dessin pour comprendre que le conseil du MBAM traverse actuellement, sous un gouvernement péquiste, une période de cohabitation politique à la française). Quant au talent pour les mondanités et les bonnes relations extérieures, il peut paraître futile mais il est absolument indispensable au développement d'un mécénat éclairé, dont les liens avec le musée doivent être solides, durables, quasiment affectifs.

Tout cela, qui donne le tournis, on le trouve plus ou moins formulé dans l'appel de candidatures qu'a fait paraître une firme de chasseurs de têtes au nom du MBAM. Mais il y manque l'essentiel, qu'il serait révolutionnaire de trouver dans une annonce de ce genre. Pour bien diriger un musée, il faut avoir dans ses gènes l'amour de l'art, le professer et en vivre. C'est ainsi que les collections cessent d'être un poids pour devenir un patrimoine dont on se sent paternellement fiduciaire. C'est ainsi qu'on éprouve du plaisir et de l'enthousiasme à soutenir les artistes de son milieu, si négligés hélas par le MBAM: qui fera revivre l'époque étourdissante où le Musée accueillait les propositions des jeunes artistes québécois à la Galerie de l'Étalon et celles des plus murs à la Galerie XII? C'est ainsi également qu'on pourra dynamiser les équipes de conservateurs qui ne sont pas seulement des metteurs en scène mais qui devraient écrire, se manifester, faire redécouvrir activement les collections, toutes les collections, en sus de les protéger.

Le MBAM est un joyau qui a appris à briller sur la scène internationale mais qui est loin d'avoir exploité toutes ses ressources intérieures. Il lui faut un être avec la flamme pour y voir.

À QUÉBEC

Nouveaux regards sur le passé

LES FRONTIÈRES

DE NOS RÊVES

NE SONT PLUS LES MÊMES

Installation du Théâtre des Moutons noirs
Au Musée du Québec
Jusqu'au 10 mai

UNIVERS URBAINS

La représentation de la ville dans

l'art québécois du XX^e siècle

Au Musée du Québec
Jusqu'au 10 mai

RÉMY CHAREST

CORRESPONDANT DU
DEVOIR À QUÉBEC

On n'aura pas attendu le cinquantième anniversaire du *Refus global* pour se pencher sur le passé du Québec, pour débattre de son caractère rétrograde ou moderne, conservateur ou libéral, culturellement désertique ou foisonnant, refermé sur lui-même ou ouvert sur le monde.

Mais là où les débats se situent plus souvent du côté sociopolitique, le jubilé du coup de gueule de Borduas et cie, auquel le Musée du Québec a donné en quelque sorte le coup d'envoi cette semaine, devrait permettre de se tourner un peu plus vers le champ artistique et culturel, autant pour réviser les idées reçues que pour les ressasser.

L'exposition proposée par ce musée, qui prend, ces jours-ci, l'allure de carrés gris sur le canevas blanc des Plaines, a le mérite de se concentrer avant tout sur le présent. *Les frontières de nos rêves ne sont plus les mêmes*, réalisation d'une des troupes de théâtre les plus audacieuses de Québec, Les Moutons noirs, tente de voir où nous en sommes, cinquante ans plus tard, plutôt que d'évoquer le contexte d'antan. Que reste-t-il du rêve d'alors? Qu'a-t-on gagné ou perdu? Le constat est pour le moins partagé, dans ce produit muséal hors du commun, rafraîchissant par son originalité tout en étant empreint d'une belle rigueur.

Scénographie

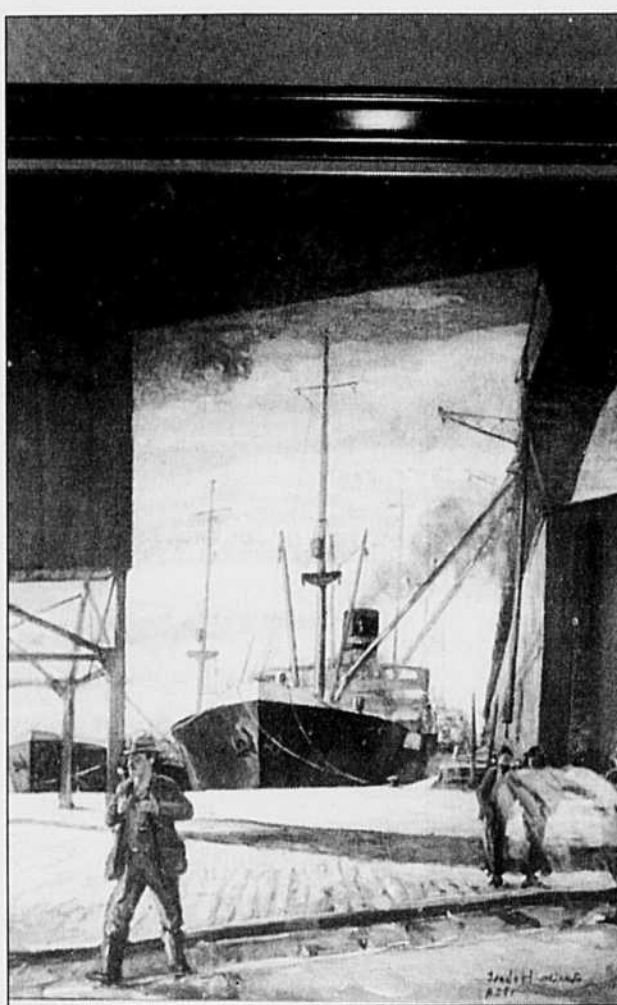
L'installation des Moutons noirs — nom bien choisi pour se coltater avec le *Refus global* — se divise en

trois sections scénographiques et vidéo-graphiques, reliées par deux couloirs blancs où le visiteur se voit, de dos puis de face, par l'œil d'une caméra de surveillance. La première section a une allure vaguement David Lynch. Bordée de riches rideaux rouges, meublée d'un beau tapis et d'un sofa élégant, le tout encadrant une saynète de party projetée sur une télé, on y voit de jeunes bcbg ridiculiser l'art contemporain tout en s'enflammant à propos d'espadrilles high-tech ou parler économie avec dépit. La deuxième pièce, plus dépouillée avec ses murs blancs, son tapis industriel et ses vieux meubles, montre sur une vieille télé le portrait d'un jeune universitaire qui se veut contestataire, mais qui flotte en fait dans des schémas convenus.

Lien entre les deux salles, l'universitaire est au téléphone avec une jolie fille du party chic, leur conversation se croisant d'une séquence vidéo à l'autre, sur un ton plutôt pessimiste: ces deux amants, rejetant chacun l'univers de l'autre, renoncent à des projets communs avant (c'est peut-être l'espoir) de se rejoindre en rêve, se côtoyant dans le sommeil. Aucun des deux mondes ne l'emporte sur l'autre, chacun portant ses faiblesses et ses limites, comme une illustration de notre perte d'absolu.

La neige vidéo qui conclut ces deux bandes interreliées devient ensuite le cœur de la troisième section, un espace où l'on circule sur un plancher de miroirs qui nous renvoie notre image, dans ce qui constitue une absence de codes, un genre d'espace vierge, porteur de possibles. Dans cet espace potentiel, comme devant le spectacle des personnages mis en scène ou sous l'œil des caméras de surveillance, le visiteur est renvoyé à lui-même, poussé, s'il le veut bien, à se mettre en rapport avec une citation du *Refus global* appelant l'homme à «réaliser dans l'ordre imprévu, nécessaire de la spontanéité, dans l'anarchie resplendissante, la plénitude de ses dons individuels».

Cette citation est comme un vœu, pour les concepteurs de l'installation, forcés d'en arriver à un constat d'échec face au projet du *Refus global*, mais croyant tout autant à la vertu de ses envies libératrices. Quitte à bousiller ses choix, on est toujours mieux avec des options plus nombreuses qu'avec un cadre rigide, semblent



Une des œuvres «portuaires» d'Adrien Hébert

dire les concepteurs: la neige, même vidéo, vaut mieux qu'un espace prédéfini.

Plus de ville qu'on pense

À quelques pas de ces *Frontières de nos rêves*..., l'exposition *Univers urbains* vient également remettre en question l'affirmation du *Refus global* voulant que la tuque et le goupillon régnaient en maîtres absolus sur le Québec des années 40. On voyait l'art québécois comme n'étant à peu près fait que de paysages ruraux et bucoliques, avant le grand coup de modernité de l'après-*Refus global*? L'historienne de l'art Esther Trépanier, conceptrice de l'exposition, se faisait un plaisir d'apporter

«un léger démenti» à cette vision des choses.

Si, dans les années 60, 70, 80 et 90, la présence d'une réalité urbaine semble aller de soi dans l'art québécois, Esther Trépanier réussit à montrer que les pavés, chemins de fer, gratte-ciels et équipements industriels avaient déjà pris leur place dans l'espace plastique de la province, au cours des décennies précédentes. Out-il d'impact pour cette démonstration, la présentation de paysages tout à fait urbains proposés par des peintres identifiés avant tout aux espaces ruraux: Marc-Aurèle Fortin avec une *Voie ferrée à Hochelaga* ou une estampe du port de Montréal, Jean-Paul Lemieux avec des arrière-cours de logements ouvriers à Magog en 1936, ou Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté avec ses *Fumées du port de Montréal*

peintes en 1914. Serait-il possible que nous ayons vu la domination des images campagnardes parce que nous y croyions a priori, plutôt que d'y croire parce que nous l'avons vue?

En faisant se côtoyer, voire s'entrechoquer des représentations urbaines ou industrielles distantes de plusieurs décennies, l'exposition *Univers urbains* vient montrer que, si elle n'était pas portée à l'avant-scène dans le discours des années 40 et 50, la réalité urbaine était bel et bien présente dans l'art de l'époque, depuis quelque temps déjà. Un constat qui met quelques bémols sur le caractère révolutionnaire du *Refus global*: plutôt que de lancer un renouveau culturel, Borduas et compagnie l'auraient-ils simplement fait éclater au grand jour? Une question qui reviendra sûrement fréquemment tout au long de l'année.

Le Conservatoire d'art dramatique de Montréal présente

Chacun sa vérité

de Luigi Pirandello
mise en scène de Benoît Dagenais

du 30 janvier au 7 février 1998 à 20 h
(relâche le dimanche 1^{er} février)

Réervations : (514) 873-4283

Entrée : 6.00 \$
(don versé au fonds de secours des élèves)

Studio-théâtre
Jean-Valcourt

100, rue Notre-Dame Est
(métro Champ-de-Mars ou Place-d'Armes)

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture et des Communications

Québec

Les rues de L'ALLIGATOR

de ABLA FARHOUD

Mise en scène FERNAND RAINVILLE
Avec NICOLE LEBLANC GENEVIÈVE LAVIGNE
MAUDE GUÉRIN LOUISE LATRAVERSE
MARC LEGAULT PIERRE LIMOGES
WIDEMIR NORMIL DANIELE PANNETON
CLAUDE PRÉSENT ROBERT VÉZINA

Assistance à la mise en scène
MANON BOUCHARD

Concepteurs
MARIO BOUCHARD STÉPHANE MONGEAU
MARYSE BIENVENU HÉLÈNE GAGNON

Une production du
La Manufacture

LA LUCORNE
4559, Papineau Montréal

Une Nicole Leblanc solide et généreuse.
Journal de Montréal
Accessible et drôle. On est parfaitement ému.
Le fil d'Ariane, CBF
Un hommage à la différence.
Bonjour chez vous, SRC

DERNIÈRE SEMAINE

Du 13 Janvier au 7 février 1998
du mardi au samedi à 20h / le dimanche à 15h

RÉSERVATIONS
(514) 523-2246

Esso, Metro Media Plus, SNC-Lavalin



LA DICTÉE
DE BERNARD PIVOT

La finale

LES DICOS D'OR

CE SOIR 19 H 30

TV5

www.tv5.org

CHANGEZ
de Monde

Goulash, goulasch ou goulache?

Vous pouvez épeler le nom de ce ragoût à votre goût.
Vous voilà prêts à défier les 181 prétendants au titre de champion de la langue française.
Nous avons déjà présenté la finale de cette célèbre dictée le 10 janvier.
Nous la rediffusons pour nos téléspectateurs sinistrés qui n'étaient pas au courant.

Le fantôme de la famille

THE HANGING GARDEN

Écrit et réalisé par Thom Fitzgerald. Avec Chris Leavins, Kerry Fox, Seana McKenna, Peter MacNeill. Image: Daniel Jobin. Montage: Susan Shanks. Musique: John Roby. Canada, 1997, 96 minutes.

MARTIN BILODEAU

Arrivé sur nos écrans avec l'effet d'une brise printanière, *The Hanging Garden*, premier long métrage du Canadien d'adoption Thom Fitzgerald (voir entrevue en page B 1), fait également l'effet d'une bombe dans le

contexte d'un cinéma canadien qui tarde à se renouveler et où font figure de vétérans des créateurs relativement jeunes comme David Cronenberg (52 ans) et Atom Egoyan (37 ans).

L'impact du film s'est immédiatement fait sentir, et dans les salles qui, d'un océan à l'autre, se remplissent de spectateurs avides de connaître cette histoire de famille dysfonctionnelle psycho-fantaisiste, et dans les suffrages qui plaident en sa faveur partout où il passe.

Will (Chris Leavins) rentre à la maison à l'occasion du mariage de sa sœur (Kerry Fox) avec un ami d'enfance (Joel S. Keller). Sa présence, at-

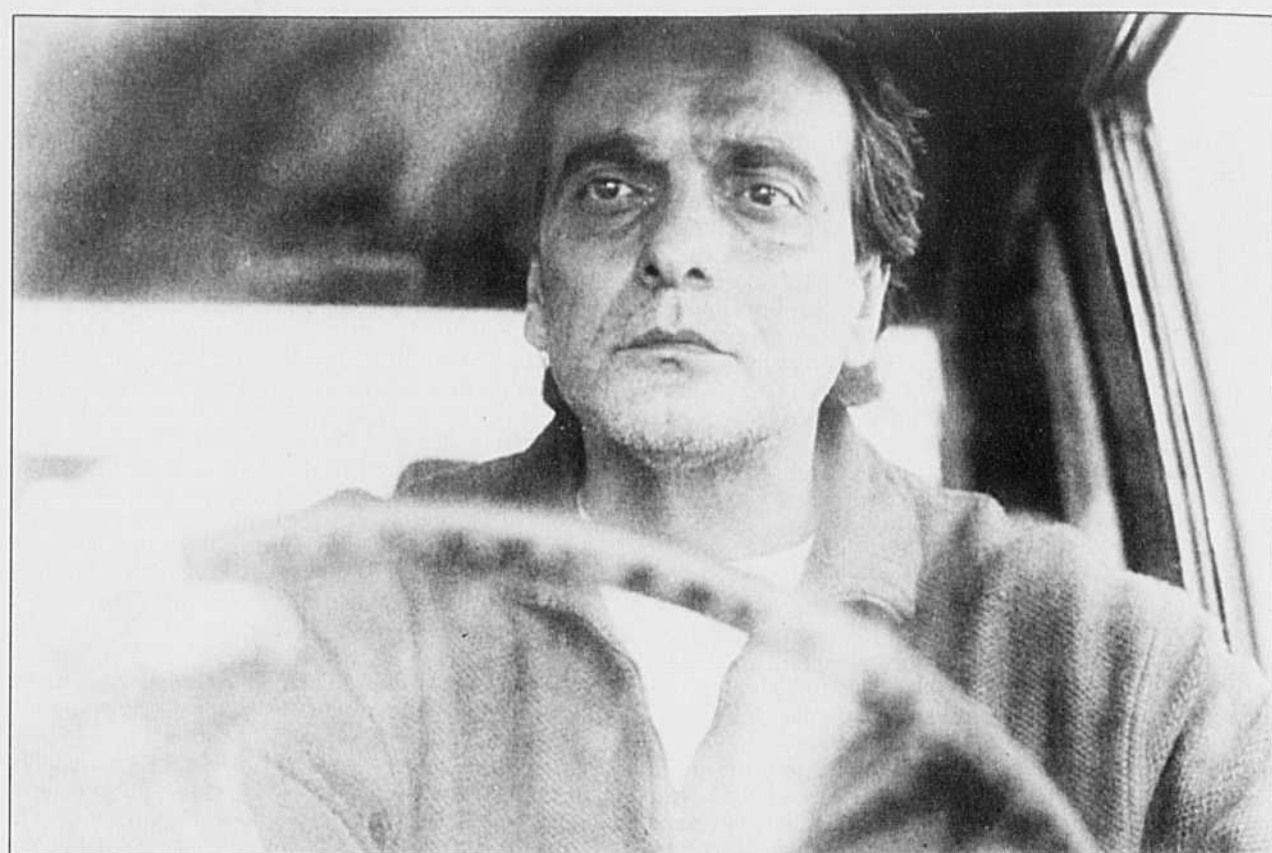
tendue, semble apaiser les tensions qui subsistent entre les membres de sa famille depuis que ceux-ci l'ont vu pour la dernière fois il y a de cela dix ans; Will avait alors quinze ans, pesait trois cents livres et pendait, apparemment mort, à la branche d'un arbre du jardin. Aujourd'hui fringant comme un souvenir, Will retrouve avec une joie mêlée d'appréhension sa mère brisée par la vie (Seana McKenna) et son père miné par l'alcool (Peter MacNeill), que dix années supplémentaires de proximité ont rendus hostiles l'un à l'autre. Seule la présence de Violet (Christine Dusworth), garçon manqué de dix ans dont on ne sait si elle est née du ventre de sa sœur ou de celui de sa mère, et la grand-mère atteinte d'Alzheimer (Joan Orenstein) soudent ensemble ces êtres hantés par un souvenir que le passage cataclysmique de Will fera ressurgir, pour qu'enfin chacun puisse en guérir.

Composé comme une sonate en trois temps, avec un mouvement entièrement raconté en flash-back, *The Hanging Garden* est avant tout un astucieux mélange d'atmosphères et de styles, de sens et de références, qui composent un climat poétique proche du conte psychanalytique, égaré quelque part entre la réalité et le rêve. Les images de Daniel Jobin (*Lilies*), faites de couleurs saturées qui réferent à celles des fleurs du jardin (seul lieu où se croisent tous les personnages), contribuent pour beaucoup à ce climat quelque peu surréaliste provoqué par les mouvements gracieux d'appareils qui semblent léviter au-dessus d'un sol dénivelé, accidenté, reflet des nombreux niveaux de récit.

Très structurée, le scénario renvoie en effet à un vaste réseau de sous-textes qui entremêlent les thèmes conflictuels de la religion, de la famille et de l'individu et qui prolongent à l'infini les niveaux de lecture. Par son ton, sa mise en scène étudiée (parfois coquette sans raison) et sa direction artistique astucieuse (œuvre de Taavo Soodor), *The Hanging Garden* aspire à une espèce d'onirisme qui contraste volontairement avec la densité de ses personnages troublés.

Catalyseur, détonateur, agent provocateur, Will occupe essentiellement une fonction motrice; son personnage, par conséquent, est moins subtil et plus complaisant que celui d'Iris, sa mère, magnifiquement interprétée par Seana McKenna, une comédienne de théâtre qui fait ici ses premiers pas au grand écran et qui s'avère très forte dans ce rôle difficile où elle est à la fois victime complaisante et bourreau qui s'ignore. Un rôle pour lequel elle a reçu un prix Génie, tout comme son vis-à-vis Peter MacNeill, qui campe admirablement son mari qui est, à l'inverse, bourreau complaisant et victime qui s'ignore. Entre les deux, la comédienne néo-zélandaise Kerry Fox, qu'on a vue dans *Shallow Grave*, joue avec passion et conviction une jeune femme mi-lucide, mégère avant l'heure, qui s'engage dans un mariage dont elle sait qu'il représente sa capitulation devant une vie déparée de promesses.

Celle de Thom Fitzgerald, par contre, en est remplie. Ainsi, *The Hanging Garden* pourrait fort bien être la clé d'une œuvre originale et audacieuse dont on n'a pas fini de compter les fleurs et les couleurs.



SOURCE MONGREL MEDIA

Homayon Ershadi interprète M. Badi dans *Le Goût de la cerise*.

Lancinante métaphore

LE GOÛT DE LA CERISE

Réalisation et scénario: Abbas Kiarostami. Avec Hamayoun Ershadi, Abdolhossein Bagheri et Afsin Bakhari. Image: Himayon Payrar. Iran, 99 minutes. Au Quartier Latin (avec s.t. français)

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

En lui octroyant au dernier Festival de Cannes la prestigieuse Palme d'or (*ex aequo* avec *L'Anguille* d'Imamura), le jury faisait avec *Le Goût de la cerise* d'Abbas Kiarostami un choix de cinéophile. Il est évident que son film lent, difficile, fascinant et quasi hypnotique ne peut rallier qu'un public très averti et n'atteindra en rien les goûts du grand public. A bon entendre...

Cela dit, ce grand cinéaste iranien, pour qui l'approche quasi documentariste de la fiction se mêle toujours d'une étrange poésie, livre avec *Le Goût de la cerise* une œuvre métaphorique lancinante comme une douleur sourde.

Car c'est bien de douleur qu'il s'agit: celle aux origines toujours nébuleuses d'un homme dont on ne saura rien, sinon qu'il est déterminé à se suicider dans la nuit et qu'il cherche une main pour jeter des poignées de terre sur son corps. Le film se résume essentiellement à ce *road movie* par lequel l'homme au volant de sa voiture prend à bord des passagers à qui il propose de l'argent en échange des dites poignées de terre sur son cadavre.

Un visage souvent en gros plan, des yeux surtout, tragiques et déterminés, ceux de cet homme dans la force de l'âge, de belle apparence, qui veut mourir. Une grande partie du film repose donc sur les épaules d'Homayoun Ershadi, acteur capable de dégager un charisme sans bavardage, une obsession en marche, et cette douleur...

Sans avoir l'air d'y toucher, Kiarostami ouvre des portes sur des réalités de l'Iran contemporain: la grappe d'ouvriers en quête de travail qui assaillent les automobilistes aux feux rouges, la guerre en Afghanistan ayant jeté des milliers de réfugiés en Iran, la maigre solde des jeunes gens qui font leur service militaire, les préceptes rigides du Coran, et ce

sentiment d'aller nulle part sinon au désastre qui compose l'essentielle allégorie du film, le destin suicidaire collectif répandant de toute évidence au désespoir inexplicable de cet homme en mal de sépulture.

Dans ce film pour ainsi dire sans femmes (si ce n'est une jeune fille entraperçue qui demande au personnage de prendre sa photo), chaque rencontre vient personifier soit un âge, soit une dimension: du militaire désarçonné par la proposition de cet homme, qui traduit l'impulsivité et l'inexpérience de la jeunesse, en passant par ce séminariste qui argumente, évoque les préceptes du Coran interdisant le suicide (personnifiant la religion) jusqu'au vieil homme pètri d'expérience, qui incarne ici la sagesse de l'âge mûr. *Le Goût de la cerise* est un plaidoyer pour la vie auquel s'oppose la pulsion souterraine de l'instinct de mort. On peut en faire une lecture psychanalytique, y voir aussi une allégorie politique. (Sans doute pour cette raison est-il interdit de projection en Iran.)

Le film est une névralgie en marche, à laquelle participent des paysages arides sillonnés par cette automobile vue du dehors, vue du dedans, montée à l'assaut du destin noir de son occupant. Il est à la fois tissé de non-dits et d'un thème martelé qui peut sembler peuplé de redites mais qui enfonce son clou comme une sorte de mantra sur un climat lourd. Habité, malheureux, *Le Goût de la Cerise* est une œuvre difficile qui chemine dans l'esprit du spectateur, prend possession de lui, le hante ou le désarçonne.

Le cinéaste iranien (également producteur) en a fait le montage, dans lequel il y a trou. La rencontre avec le taxidermiste philosophe apparaît livrée sans mise en situation, ce dernier ayant surgi on ne sait comment dans la voiture. Seule erreur structurelle du film.

Kiarostami a laissé sa fin ouverte, une fin qui peut dérouter d'ailleurs, au demeurant très caractéristique du septième art iranien. Cette cinématographie à l'habitude de montrer le *deus ex machina*, le *making off* entremêlé au film, procédé que Kiarostami avait d'ailleurs développé dans *Au travers des oliviers*. Cette fin ouverte laisse le spectateur libre d'imaginer le dénouement qui lui plaira, le renvoie à lui-même: à la vie, à la mort. À lui de choisir.



Chris Leavins

ARCHIVES LE DEVOIR

GAGNANT AUX GOLDEN GLOBE
MEILLEUR SCÉNARIO Ben Affleck Matt Damon

MATT DAMON ROBIN WILLIAMS

LE DESTIN DE WILL HUNTING
(s.e. de GOOD WILL HUNTING)
un film de Gus Van Sant

HORAIRE DES CINÉMAS - INFORMATION: 849-FILM

«Un des films les plus drôles jamais tournés... Un des grands Woody Allen!»
LE MONDE

Harry
dans tous ses états
version française de DECONSTRUCTING HARRY
Le nouveau film de Woody Allen

VERSION FRANÇAISE: CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN, BOUCHERVILLE
VERSION ORIGINALE ANGLAISE: CINÉPLEX ODÉON ÉGYPTIEN, CINÉMA FINE STE-ADELE

Paulo Branco présente

ORNELLA MUTI JEAN-PIERRE LÉAUD ANTOINE CHAPPEY TONIE MARSHALL

POUR RIRE
LA REVANCHE DES MARIS
Une comédie de LUCAS BELVAUX

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS
Tous les jours: 2:10 - 4:30 - 7:00 - 9:20

K.FILMS AMÉRIQUE

ROMAINE
un film de Agnès Obadia

A L'AFFICHE! CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS
Tous les jours: 2:00 - 3:45 - 5:35 - 7:30 - 9:30

«L'EXEMPLE MÊME DU FILM QUI SE RECOMMANDE EN SECRET...»
- PREMIÈRE

«IL FAUT AVOIR VU CE FILM SI ON S'INTÉRESSE AU SORT DES HOMMES, DE LA TERRE ET DES IDÉES»
- LE FIGARO

MARC SOUSTRAS présente une production PARADIS FILMS

JEAN-YVES DUBOIS NATHALIE BOUTEFÉU

Port Djema

UN FILM DE ERIC HEUMANN

OURS D'ARGENT PRIX DE LA MISE EN SCÈNE BERLIN 97

A L'AFFICHE! CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS
Tous les jours: 2:05 - 4:25 - 7:10 - 9:30

2 GAGNANT PLUSIEURS PRIX EN EUROPE DONT DEUX «MEILLEUR FILM»

LE GRAND JEU
(V.F. DE THE FULL MONTY)

www.foxsearchlight.com

A L'AFFICHE! CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS
Tous les jours: 2:05 - 4:25 - 7:10 - 9:30

Palme d'Or Festival de Cannes, 1997

« Le meilleur film de 1997. »
Richard Corliss, **TIME Magazine**

le goût de la cerise
Un film d'Abbas Kiarostami

« Le cinéma à son sommet... Un des plus grands metteurs en scène vivants. »
Jean-Michel Frodon, **Le Monde**

« En plein hiver, le Goût de la cerise réchauffe le cœur et l'âme. »
Olivier De Bruyn, **L'ÉVÉNEMENT DU JEUDI**

A L'AFFICHE! CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN
Ven. Dim. au Jeu.: 10:50 - 1:00 - 3:15 - 5:30 - 7:45 - 10:00
Samedi: 3:15 - 5:30 - 7:45 - 10:00
Coucher-tard Ven. Sam: 12:15

CINÉMA LIBRE présente

APRÈS UNE TOURNÉE EXCEPTIONNELLE DE FESTIVALS DE PAR LE MONDE 6 fictions plus ou moins brèves autour de...

L'AMOUR
À 18H30

LANDING: le film pour Loïc (ang.) de Zoe E. Welch
précédé de **BAISER D'ENFANT** (v.f., st-a) et de **DANS LE PARC AVEC TOI** (v.f., st-a) de Julie Hivon

À 20H30

BRÈVES RENCONTRES ET LÉGERS PENCHANTS (v.f., st-a.) de Serge Cardinal
précédé de **POUR UNE NUIT** (v.f.) de Diane Gagnon et de **COMBIEN JE T'AIME** (v.f.) de Bénédicte Ronfard

du mercredi 28 JANVIER au dimanche 1^{ER} FÉVRIER
au cinéma ONF, 1564 St-Denis, 496-6895

«Un film cru et poétique, sensible et sans fard. majestueux et hargneux.»
- Juliette Ruer, VOIR

«Superbe poème visuel et sonore.»
- Philippe Gajan, ICI

happy together
Du réalisateur de **Chunking express**
Wong Kar-Wai
Leslie Cheung / Tony Leung

ASKA FILM

Album rétrospectif Wong Kar-Wai publié aux éditions DIS VOIR disponible en librairie

À L'AFFICHE! CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN
VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

LES ARTS
CINÉMA

Fluide glacial

THE WINTER GUEST

Réalisation: Alan Rickman. Scénario: Sharman Macdonald. Avec Phyllida Law, Emma Thompson, Gary Hollywood, Arlene Cockburn, Sheila Reid, Sandra Voe. Image: Seamus McGarvey. Musique: Michael Camen.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Avec *The Winter Guest*, Alan Rickman fait ses premiers pas dans la réalisation. Des premiers pas d'ailleurs résolument anti-hollywoodiens, où le comédien britannique apparaît bien plus proche des grands cinéastes dont il est le concitoyen, les Mike Leigh, Ken Loach et Stephen Frears, que des réalisateurs américains qui l'ont parfois mis en scène. L'acteur de *Sense and Sensibility*, de *Truly Madly Deeply*, de *Michael Collins* manifeste une sensibilité, une écoute vraiment intéressantes à l'heure de diriger les autres.

Il n'a pas écrit le scénario du film lui-même, mais en a suggéré l'idée à Sharman Macdonald après s'être amusé des rapports affectueux et épineux qui liaient l'actrice Emma Thompson et sa mère Phyllida Law, alchimie qu'il voulait traduire en histoire. Le film tente de capter et de traduire des fractures de vie, ces moments où les rapports entre les gens basculent sans prévenir.

The Winter Guest, dont le décor est situé dans la lande écossaise glacée par l'hiver, donne donc la vedette à

Emma Thompson et à Phyllida Law (comédienne et épouse d'un homme de théâtre) dans une relation mère-fille très complexe, tissée d'amour-haine. Entre cette jeune femme photographe, veuve inconsolable, et cette vieille dame aux portes de la maladie qui s'impose chez sa fille, les rapports sont tendus par la tyrannie de la mère, jusqu'à ce que, à certains signes avant-coureurs d'un naufrage physique maternel, le rapport de force se transforme. Le film montre en contrepoint des adolescents amoureux à l'avenir bouché sur leur banquise écossaise.

C'est le jeu d'Emma Thomson et de sa mère qui impressionne (surtout celui de Phyllida Law en vieille grincheuse tyrannique qui dame le pion à sa fille). Outre des talents évidents de directeur d'acteurs, Rickman manifeste un souci quasi maniaque de beauté visuelle, mettant à contribution la splendeur glacée des paysages écossais pour en faire une allégorie de la solitude intérieure des personnages, tous prisonniers de leurs drames. *The Winter Guest* est habité par les non-dits, excessivement parfois, car bien des questions demeurent en suspens, la genèse de la maladie de la mère, les causes du désespoir du petit garçon. Le film réclame une écoute très attentive. Par ailleurs, son rythme s'aligne parfois. Mais cette œuvre d'atmosphère, intense, souvent mystérieuse, aux images fort belles est un coup d'essai très prometteur pour le Rickman cinéaste.



The Winter Guest est une œuvre d'atmosphère, intense, souvent mystérieuse, aux images fort belles

IRMA VEP

Écrit et réalisé par Olivier Assayas. Avec Maggie Cheung, Jean-Pierre Léaud, Nathalie Richard, Lou Castel. Image: Éric Gautier. Montage: Luc Barnier. France, 1996, 96 minutes.

MARTIN BILODEAU

Il aura fallu que les Américains importent le dernier film d'Olivier Assayas (*Désordre, Paris s'éveille*) pour que, par ricochet, les francophones d'Amérique du Nord y aient accès. C'est le monde à l'envers, sinon la preuve que la cinéphilie nord-américaine n'est pas uniquement l'apanage des Québécois, comme on se plaît à le croire ici. Bref, après une brève escale ici en août 1996, à l'occasion du FFM, ce film moderne revient virevolter sur l'écran du Cinéma du Parc jusqu'au 12 février. Il est des occasions, comme celle-ci, qu'il ne faut pas rater.

Irma Vep était l'un des principaux personnages d'un feuilleton cinématographique du début du siècle intitulé *Les Vampires*. Dans cette œuvre en dix épisodes de Louis Feuillade, Musidora campait Irma Vep (anagramme de vampire); chanteuse de cabaret le soir, chef d'une bande de malfaiteurs la nuit, elle commettait ses méfaits vêtue d'un collant noir moulant. Un vêtement qui, en 1915, a soulevé l'ire de la censure et qui, aujourd'hui conçu de latex et balafre de fermetures éclair, prend des dimensions fétichistes indéniables, qui rejoignent en tous points le rapport étrange qu'entretient le cinéaste René Vidal (Jean-Pierre Léaud) avec cette œuvre originale dont il est chargé de réaliser un remake contemporain. Un projet d'envergure qui lui fera bientôt perdre ses esprits et laissera dans le doute et la

déroute son équipe artistique et technique, qui baissera pavillon en pérorant sur le sort damné du cinéma d'auteur.

Inspirée par le fantasme de Vidal, Maggie (Maggie Cheung, vedette hong-kongaise de films d'arts martiaux), en qui René a reconnu depuis le début une remplaçante moderne de Musidora, se laisse prendre au jeu d'Irma Vep. Solitaire, libre, amoral et diablement sexy, elle s'élance, au cours de longues séances nocturnes, gantée de son costume de plateau, dans les couloirs de son hôtel à la recherche de sensations fortes.

Dérivé d'un fantasme semé il y a plus de quatre-vingts ans, le film d'Assayas interroge le passage du temps, les fossés culturels, mais surtout le cinéma. Car *Irma Vep*, c'est un peu la version pleine d'anxiété — évoquée par le truchement d'une caméra dans la tourmente — de *La Nuit américaine*. Truffaut parlait d'un film comme d'un miracle; Assayas, lui, parle d'impossibilité, de contraintes, qui ont en fin de compte peu à voir avec la vision qui l'a propulsé. On comprend ainsi pourquoi René Vidal, incapable de remonter jusqu'à la genèse des vampires, perd son âme en cherchant à dissocier le corps et l'âme du feuilleton pour en vampiriser l'utile. Désabusé, névrosé, sclérosé, pensé dans la tourmente, conçu dans l'hostilité et enfanté dans la douleur, le cinéma d'auteur tel que pastiché ici (mais jusqu'à quel point l'est-il?) évoque aussi un fleuve de tendresse, une communion d'âmes d'une rare in-

tensité, un feu sacré dont la flamme, exposée au vent de Hollywood (ou de Hong-Kongwood), vacille sans s'éteindre.

A l'avant-plan, Maggie Cheung, éclairer naïve et incomprise (elle parle anglais mais peu de gens la comprennent) de ce monde dont elle devine le tourment, est la merveilleuse incarnation du fantasme d'un autre, dont elle cherche à prolonger l'effet pour elle-même. Excellents, Nathalie Richard (en costumière amoureuse de Maggie) et Antoine Basler (en comédien ambivalent) forment le

noyau d'une distribution talentueuse, qui comprend aussi Bulle Ogier et Lou Castel. Une belle distribution, chapeautée par la présence physique ou spirituelle de Jean-Pierre Léaud, redoutable cabotin, qui imprime en Vidal son sempiternel narcissisme infantile masqué sous un tempérament d'artiste. À cet égard, Vidal s'inscrit dans le prolongement d'Alphonse, l'acteur capricieux que Léaud incarnait dans *La Nuit américaine* et auquel on pouvait très bien, même à l'époque, prêter des velléités de cinéaste.



Maggie Cheung

SOURCE CINÉMA DU PARC

“ ★ ★ ★ ★ ★
À VOIR ABSOLUMENT! ”

- LOS ANGELES TIMES

“ REMARQUABLE ”

- PREMIERE

“ NE LE MANQUEZ PAS ”

- STUDIO

“ UN FILM MAGNIFIQUE ”

- Christiane Charette, R.C.

“ MAGIQUE ”

- ELLE, U.S.A.

“ UN MUST ”

- Nathalie Petrowski



ma vie
en
Rose

Un film de
Alain Berliner



GAGNANT
GOLDEN
GLOBE
MEILLEUR
FILM
ÉTRANGER

Haut et Court présente un film d'ALAIN BERLINER
MICHELLE LAROQUE • JEAN-PHILIPPE ECOFFEY • HÉLÈNE VINCENT • GEORGES DU FRESNE
RÉALISÉ PAR ALAIN BERLINER

DISTRIBUÉ PAR MOTION INTERNATIONAL, UNE SOCIÉTÉ DU GROUPE COSCIENT

Motion
INTERNATIONAL

Maintenant à l'affiche!

CONSULTEZ LES GUIDES
HORAIRES DES CINÉMAS

13
ANS+

FAMOUS PLAYERS
PARISIEN

FAMOUS PLAYERS
ANGRIGNON

FAMOUS PLAYERS
CENTRE LAVAL

FAMOUS PLAYERS
F.P.8 GREENFIELD PARK

CINEPLEX ODEON
BOUCHERVILLE

CINEMA PINE
STE-ADELE

V THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

PRÉSENTE en collaboration avec



le PAYS dans la GORGE

« Existe-t-il un pays dans chacune des voix entendues? »

SIMON FORTIN

Mise en scène :

Olivier Reichenbach



Janine Sutto
Louise Forestier
Isabelle Miquelon
Michel Laperrière
Brigitte Marchand
Lucie Veillette

Décors : Guy Neveu
Costumes : François Barbeau
Éclairages : Michel Beaulieu
Accessoires : Jean-Marie Guay

DU 20 JANVIER AU 14 FÉVRIER 1998

RÉSERVATIONS : 844-1793

www.rideauvert.qc.ca



Faussement authentique

EVE'S BAYOU

Écrit et réalisé par Kasi Lemmons. Avec Samuel L. Jackson, Lynn Whitfield, Debbi Morgan, Vondie Curtis Hall, Branford Marsalis. Image: Amy Vincent. Montage: Terilyn A. Shropshire. Musique: Terence Blanchard. États-Unis, 1997, 109 minutes.



CHRIS HELCERMANAS-BENGE
Samuel L. Jackson

MARTIN BILODEAU

Eve's Bayou est l'exemple type du mélodrame néolibéral qui fait les beaux dimanches des réseaux américains de télévision câblée. Un cran au-dessus des habituels *movies of the week* diffusés par les grandes chaînes, ce premier long métrage de Kasi Lemmons, produit sous le patronage de Samuel L. Jackson (qui y tient aussi la vedette), reste néanmoins bien en deçà des attentes que sa sortie en salles pouvait inspirer.

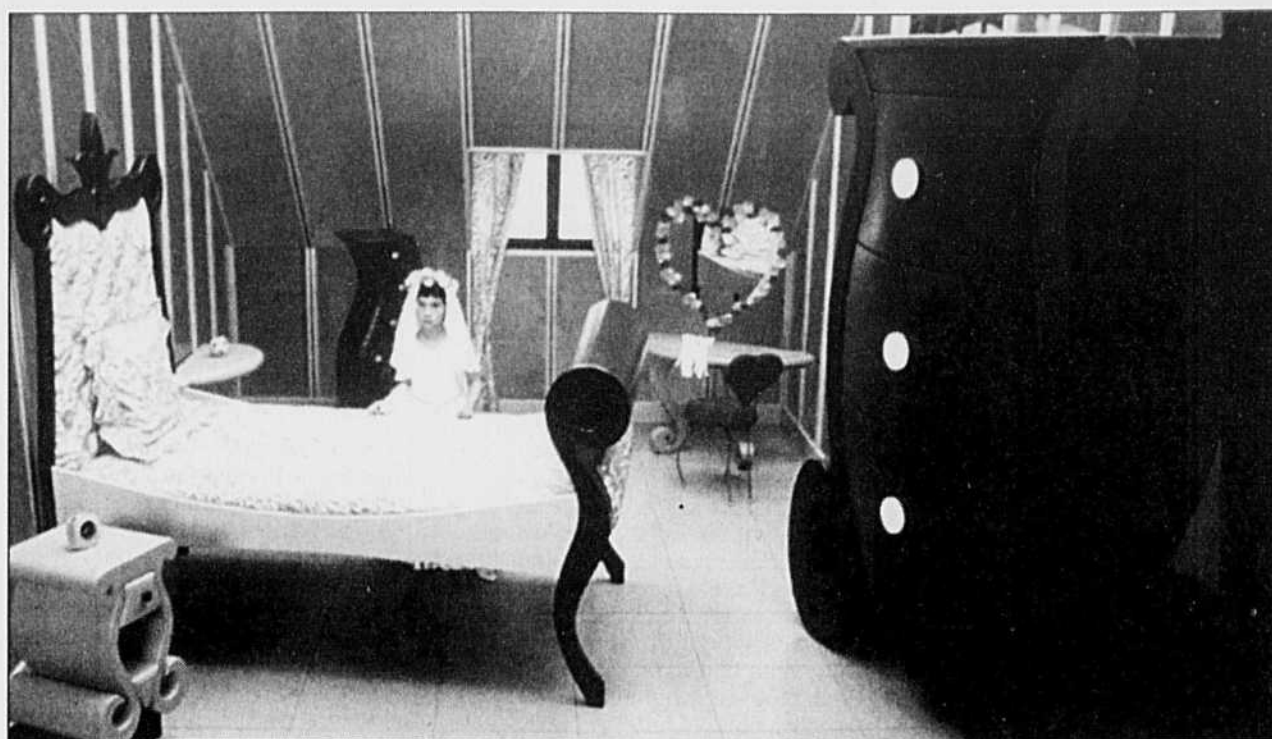
Nous sommes dans une petite ville de Louisiane (le *Eve's Bayou* du titre), il y a de cela quelques décennies, au sein d'une famille d'Afro-Américains vivant heureux dans la richesse et l'opulence, séparés des Blancs dont l'existence ne sera jamais mentionnée. Bref, c'est dans ce monde presque surréaliste que grandit Eve (Jurnee Smollett), une fillette de dix ans qui, après avoir surpris son père (Jackson) entre les jambes d'une autre femme, découvre la vraie nature des hommes. Ce riche coureur de jupons n'en aime pas moins son épouse (Lynn Whitfield), parfaite mère au foyer, et ses trois enfants, et va jusqu'à tolérer dans sa demeure la présence envahissante de sa belle-sœur (Debbi Morgan), une veuve à répétition dotée de dons de clairvoyance. Des

dons qui ne sauront pas prévenir le drame au parfum d'inceste qui se prépare.

Entièrement racontée du point de vue de la petite Eve, ce qui explique sans l'excuser sa candeur forcée et ses interminables scènes de pleurnichage, cette histoire de mœurs et d'apprentissage, de fraternité et d'inceste, de fausses apparences et de vraies vérités, est enveloppée dans un cadre idyllique traversé par des voitures rutilantes, tapissé de décors pittoresques, peuplé de personnages vêtus pour le musée de cire et arrosé de quelques brins de cajun pour faire authentique.

Or rien ne l'est dans ce film narrativement convenu, esthétiquement préfabriqué et sentimentalement dépoétisé.

La cinéaste, qui a fait ses gammes comme comédienne (*Silence of the Lambs*) et scénariste pour la télévision, abandonne littéralement son film aux mains de sa directrice de la photographie, qui s'affranchit de sa tâche en produisant un épais catalogue de cartes postales. Les comédiens, hélas, rachètent difficilement ce ratage tant leurs personnages sont le produit d'un schéma afro-américain *politically correct* qui fait d'*Eve's Bayou* l'un des films les plus *artistically incorrect* de l'année qui commence.



GEORGES DU FRESNE

Alain Berliner, avec son premier long métrage, *Ma vie en rose*, combine drame, comédie et onirisme.

Toto en tutu

MA VIE EN ROSE

Réalisation: Alain Berliner. Scénario: Chris Vonder-Stappen. Avec Michèle Larocque, Jean-Philippe Ecoffey, Georges Du Fresne, Hélène Vincent, Daniel Hanssens. Image: Yves Cape. Musique: Dominique Dolcan.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Décidément, la Belgique, qui produit si peu de films — cinq ou six par année au plus —, a l'art de mettre au monde des œuvres de qualité, fréquemment primées dans les festivals, qui font carrière sur la scène internationale. On pense à celles de Jaco Van Dormael (surtout *Toto le héros*), à *La promesse* des frères Dardenne, à certaines adaptations littéraires de Marion Hansel comme *Between the Devil and the Deep Blue Sea*. Sur des factures aux thèmes extrêmement diversifiés, ce cinéma est souvent porté par d'excellents scénarios, originaux par surcroît, et par des réalisateurs au talent manifeste.

Si l'on veut insérer *Ma vie en rose*, premier long métrage d'Alain Berliner, dans une lignée, on peut le relier à *Toto le héros*, pour l'art de combiner drame, comédie et onirisme, pour l'utilisation de couleurs folles aussi qui ajoutent au charme et à la fantaisie de ces deux œuvres. Mais le cinéaste belge avoue s'être davantage laissé inspirer par *Edward Scissorhands* de Tim Burton. Effectivement, on peut voir les liens de parenté entre ces deux œuvres, dans le ton d'abord et l'esthétique, dans la façon un peu surréaliste de présenter et de filmer des petits milieux de province à l'esprit étroit.

Ma vie en rose (sacré meilleur film étranger aux Golden Globes) fut l'une des révélations de la Quinzaine des réalisateurs au dernier Festival de Cannes. Il faut dire que Berliner a réussi à porter à l'écran son thème délicat avec un rare bonheur. *Ma vie en rose* met en scène un petit garçon de sept ans, Ludovic (Georges Du Fresne), persuadé qu'il y a eu erreur sur son sexe et qu'il est au fond de lui-même une fille. Mais quand sa famille emménage dans un nouveau quartier, à la faveur d'une promotion du père, et que

les voisins se mettent à regarder de travers un garçon qui se pare de robes vaporeuses, les parents, la mère surtout, capotent comme on dit. Et l'enfant se voit de plus en plus rejeté par les siens.

Ma vie en rose est un film sur l'intolérance et la peur de l'autre, ainsi que, en corollaire, un merveilleux plaidoyer pour le droit à la différence. Tout l'art de Berliner (sur un scénario aussi original que bien écrit par Chris Vonder-Stappen) fut d'avoir trouvé le difficile ton juste dans le traitement de cette histoire. Mi-comédie, mi-drame, avec des envolées dans l'univers du rêve, le film est porté par une sorte de grâce. Celle-ci tient beaucoup au charisme du jeune acteur, sorte de personnage androgyne, à qui Georges Du Fresne confère une magie, un charme innocent et obstiné. Mais toute la distribution est bien choisie, à commencer par Michèle Larocque — trop souvent abonnée au créneau étroit des rôles comiques — qui, dans la peau de la mère d'abord compréhensive et humaine puis dure et méchante avec son enfant, montre à quel point elle peut sauter avec facilité d'un registre à l'autre sans caricaturer son rôle. Quant à Jean-Philippe Ecoffey, le personnage du père un peu borné mais brave type tout de même, il apporte une sorte d'humanité frustrée souvent touchante.

Mais c'est vraiment le ton du film qui enchante: les couleurs vives des décors un brin surréalistes, comme les nombreux passages oniriques en rose par lesquels l'enfant s'envole avec l'héroïne de ses rêves, une espèce de reine de feuillet de télé, fée kitsch qu'il s'est donnée comme idéal féminin. Jonglant avec les couleurs pour montrer les variations dans les états d'âme et les sauts de la comédie au drame, Berliner s'est créé des repères esthétiques originaux et efficaces qui scandent l'action. Il a toujours accentué les contours des personnages incarnant les voisins scandalisés, traduisant ici la vision intérieure du petit garçon menacé par l'intolérance du regard des autres.

Film frais, un brin magique, triplé d'une œuvre qui invite à la réflexion, *Ma vie en rose* constitue un excellent moment de cinéma venu démontrer une fois de plus la polyvalence et la vigueur du septième art belge, lequel pourrait donner des leçons de dynamisme à bien des petites cinématographies nationales, à commencer par la nôtre.



«Un classique instantané qui brille et triomphe à partir des plus hauts standards internationaux!»

Bruce Kirkland - Toronto Sun

- Festival International du film de Toronto 1997

- 4 Prix Génie - Prix Claude Jutra



«On pense à *IT'S A WONDERFUL LIFE!*»

The Globe and Mail



v.f. de The Hanging Garden

Difficile de revenir à la maison...
lorsqu'on est mort depuis dix ans.

CINEPLEX ODEON FILMS CANADA PRÉSENTE UNE PRODUCTION TRIPTYCH MEDIA/GALAFILM/EMOTION PICTURES
"LE JARDIN SUSPENDU" AVEC CHRIS LEAVINS TROY VENOTTE KERRY FOX SARAH POLLEY SEANA MCKENNA PETER MCKENNA
JOAN GREYSTEN CHRISTINE DUNSWORTH JOEL S. KELLER JOCELYN CUNNINGHAM MARTHA IRVING HEATHER RANKIN
ASHLEY MACISAAC DISTRIBUTION DES AGENTS MARSHA CHESLEY JOHN DUNSWORTH CREATION DES COSTUMES JAMES A. WORTHE
COMPOSITEUR JOHN ROBY CONCEPTION VISUELLE TAAVO SOODOR MONTAGE SUSAN SHANKS DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE DANIEL JOBIN
PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ GILLES BELANGER PRODUCTEUR ASSOCIÉ MARK HAMMOND PRODUIT PAR LOUISE GARFIELD ANNIE GELBART
THOM FITZGERALD ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR THOM FITZGERALD
PRODUIT AVEC LA PARTICIPATION DE TÉLÉFILM CANADA, LE FONDS HAROLD GREENBERG, CHANNEL 4
NOVA SCOTIA FILM DEVELOPMENT CORPORATION
NOVA SCOTIA FILM INDUSTRY TAX CREDIT GOUVERNEMENT DU QUÉBEC (PROGRAMME DE CREDIT D'IMPOT)
ET PROGRAMME DE CREDIT D'IMPOT POUR FILM DU QUÉBEC CANADIEN
© 1997 119991 QUÉBEC LTD. INC. 119991 119991 INC. QUÉBEC NOVA SCOTIA LTD.
Tous droits réservés. Bande sonore disponible sur disques Virgin



b'heivja(r)



À L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE
FAMOUS PLAYERS
PARISIEN

VERSION ORIGINALE ANGLAISE
FAMOUS PLAYERS
CENTRE EATON



SMCQ JEUNESSE et le Centre Pierre-Péladeau présentent
en collaboration avec le Théâtre de Quartier

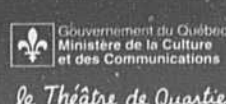


L'HISTOIRE DU PETIT TAILLEUR

Un conte musical pour toute la famille

Le dimanche 8 février 1998 à 14 h au Centre Pierre-Péladeau

Réservations: 987-6919 / 790-1245



Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal
rue Sanguinet / Berri-UQAM

LES ARTS

VITRINE DE LA VIDÉO

Mémoires d'outre-mur

MARTIN BILODEAU

KOLYA

★ ★ ★

De la République tchèque nous parvenait l'année dernière cette charmante comédie de Jan Sverak, qu'Hollywood, sous le charme et sous le choc, a couronnée de l'Oscar du meilleur film étranger. Il n'en fallait pas plus pour assurer au film une très belle carrière en salles, carrière qui se termine officiellement avec l'arrivée du film, cette semaine, sur les présentoirs des clubs vidéo. Les destins entrecroisés d'un vieux coureur de jupons et d'un enfant russe laissé à Prague par sa mère, pendant les dernières heures du Bloc communiste, donnent à Sverak l'occasion de brosser un portrait lucide et spirituel d'un monde en mutation. Un processus dont le rapport qui unit Lukas (Andrej Chalimon) au petit Kolya (Zdenek Sverak) — d'abord difficile, puis amical en enfin paternel — serait métaphorique, sans toutefois alourdir de thèses ce récit plein d'humour et d'émotions, qui rappelle par la qualité de son regard un certain cinéma d'auteur d'outre-mur. Sverak est en effet un digne successeur des Peter Gardos (*Coqueluche*) et Jiri Menzel (*Mon cher petit village*), dont on n'entend plus parler depuis quelques années. Sverak, lui, a le vent dans les voiles.



près des êtres humains, une espèce qu'il observait jusque-là du haut de sa tour d'ivoire. Bien que la morale soit d'une bêtise consommée et qu'on soit loin de la rigueur de *Seven*, le tour de manège, rapide et étourdissant, laisse les spectateurs le souffle coupé.

EVENT HORIZON

★ ★

En 2047, l'équipage d'un vaisseau spatial retrouve le *Event Horizon*, abandonné sept ans plus tôt en orbite autour de Jupiter. Aussitôt abordé, des effets maléfiques commencent à se manifester auprès des visiteurs, qui comprendront trop tard que sa porte conduit à l'enfer. À l'image de *Contact*, *Event Horizon* explore la rencontre de l'ailleurs et de l'au-delà, de la science et des croyances. Paul Andersen ne pousse cependant pas plus avant la réflexion qu'il amorce, enfilant des scènes brutales et des acclamies au gré d'un scénario-court-poin-té formé de fragments et d'emprunts, dont les effets-choc reposent essentiellement sur le travail racoleur fait sur le son et la musique.

STAR MAPS

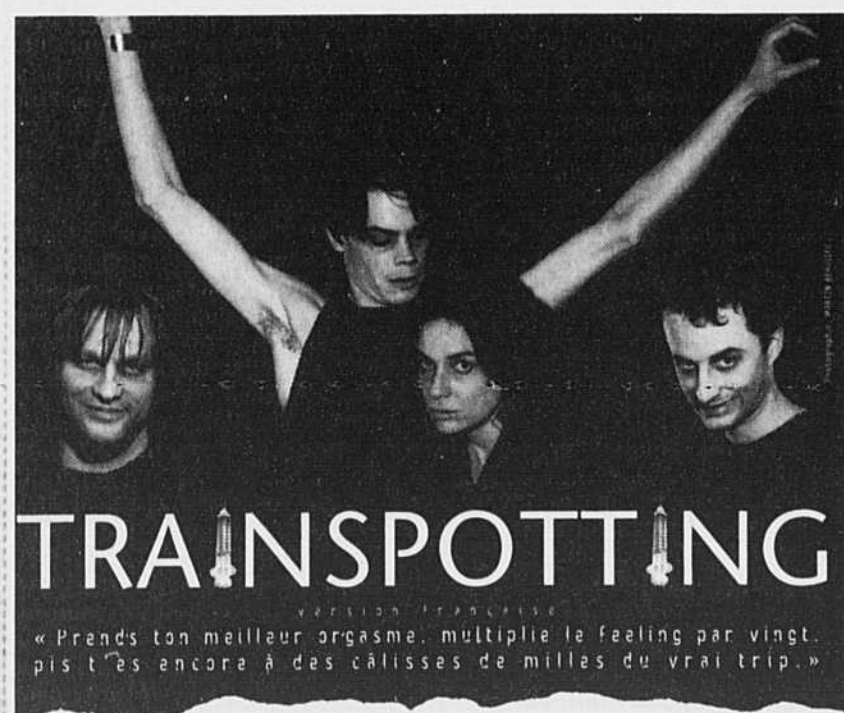
★ 1/2

Pour son premier long métrage, le cinéaste américain Miguel Arteta a choisi de raconter l'histoire d'un jeune latino qui, sur les trottoirs d'Hollywood, se prostitue dans l'espoir de bientôt devenir une star de cinéma. Son hypothétique ascension sera violemment compromise par son père, maquereau de boulevards. Se greffe en travers de ces parcours le destin des autres membres de la petite famille dysfonctionnelle, témoins effrayés ou inconscients des actes abusifs du père. On regrette d'entrée de jeu qu'Arteta n'ait pas maintenu son attention sur le destin du jeune prostitué; qu'il ait, en élargissant son champ, amoindri la force de cette histoire dont on continue de suivre les développements avec une forte impression de déjà-vu.

CITY OF INDUSTRY

★ 1/2

John Irvin a réalisé un film noir impersonnel et banal, duquel ne ressortent que quelques qualités visuelles ainsi que le jeu de Harvey Keitel, qui campe un voleur de bijoux qui a juré de se venger d'un complice qui a assassiné son frère avant de prendre la fuite avec le butin.



10 SUPPLÉMENTAIRES
1^{er}, 15, 22 février et 1^{er} mars à 15h
24 février, 3, 4, 5, 6 et 7 mars à 20h



★★★★: chef-d'œuvre
★★★★: remarquable
★★★: très bon
★★: correct sans plus
★: très faible
: pur cauchemar

HAPPY TOGETHER

★ ★ ★ 1/2

Remarqué sur la scène internationale avec *Chunking Express*, Won Kar-wai nous offre aujourd'hui *Happy Together*, un film moderne, effréné, poétique, chorégraphique, récit hachuré de deux gais hong-kongais en exil en Argentine, qui assimile admirablement la singularité esthétique et l'audace narrative de son auteur. Un film un tantinet branché, que le jury du dernier Festival de Cannes a récompensé d'un prix de mise en scène mérité. Quartier Latin (v.o., s.t.f.), Centre-ville (v.o., s.t.a.).

Martin Bilodeau

FETISHES

★ ★ ★

Le documentariste anglais Nick Broomfield (*Hollywood Madam*), fasciné par les sujets insolites révélateurs de la nature humaine, observe dans ce nouveau film les activités quotidiennes d'une maison close de Manhattan spécialisée dans le fétichisme et les jeux sadomasochistes. Celle-ci dessert une clientèle importante, qui vient y assouvir ses desirs de soumission (flagellation, humiliation, etc.) dans des salles de torture sécuritaires. Film ingénieux, passionnant, drôle et douloureux, *Fetishes* soumet les spectateurs à une expérience sensorielle semblable à celles dépeintes dans le film. Au Cinéma du Parc.

M. B.

KISS OR KILL

★ ★ 1/2

Solide alliage de comédie romantique, de western, de polar et de *road movie*, cette production australienne de Bill Bennett (remarquée au dernier FFM) raconte l'histoire d'un couple de petits escrocs en fuite à travers le désert australien. Une route jonchée de cadavres de poursuivants, qui dessine une trajectoire psychologique également troublée et troublante. Renforcé par un montage habile, *Kiss or Kill* est quelque peu desservi par certains raccourcis et facilités, qui laissent toutefois intact le plaisir qu'il procure.

M. B.

MARIUS ET JEANNETTE

★ ★ ★ ★

Un des films les plus toniques et les plus réjouissants de l'année, joué avec un naturel fou. Le Marseillais Robert Guédiguian roule depuis longtemps, toujours avec la même bande d'acteurs copains, mais *Marius et Jeannette* constitue indubitablement son œuvre la plus achevée, la plus joyeuse et la plus enlevante. Sous le soleil de Provence, cette comédie amoureuse dit la rencontre entre deux quadragénaires malmenés par la vie, Marius (Gérard Meylan) et Jeannette (merveilleuse Ariane Ascaride). Il y sera question d'amitié, de tolérance, de joie de vivre, à travers une exquise galerie de portraits gratinée façon Midi. Complexe Desjardins.

Odile Tremblay

À L'ÉCRAN



ARCHIVES LE DEVOIR

Une scène de *Happy Together*, de Won Kar-wai

TITANIC

★ ★ ★ 1/2

Cette épopée de James Cameron a coûté les yeux de la tête, plus de 215 millions, mais l'argent est du moins visible à l'écran. En reconstituant à 90 % de sa dimension le grand paquebot, en portant attention aux décors, aux matériaux, en dirigeant une armée de 1500 figurants, Cameron a su figurer chaque élément d'une vraie fresque. L'histoire d'amour entre la belle et le clochard (Kate Winslet et Leonardo Di Caprio) n'est pas toujours crédible, mais la patiente reconstitution de chaque étape du naufrage et l'attention portée aux personnages secondaires font de *Titanic* la superproduction hollywoodienne la plus imposante et la mieux achevée de ces dernières années. Loews, Centre Eaton (v.o.), Parisien, Versailles (v.f.).

O. T.

WAG THE DOG (DES HOMMES D'INFLUENCE)

★ ★ ★

Mise en images par l'inconstant Barry Levinson (*Rain Man*), cette satire sur le monde de la politique et du spectacle raconte les magouilles d'un conseiller présidentiel (Robert De Niro) et d'un producteur hollywoodien (excellent Dustin Hoffman) qui, pour remonter la cote de popularité du président à la veille de perdre ses élections, simulent en studio une guerre entre les États-Unis et l'Albanie. Une proposition cynique suivie jusqu'au bout (le scénario est co-écrit par David Mamet), un humour grinçant et jubilatoire, des situations farfelues exploitées dans les limites du vraisemblable et un casting rassembleur viennent à bout des sceptiques peu habitués à voir les Américains rire d'eux-mêmes — et qui plus est, donner dans le mille. Boucherville, Quartier Latin (v.f.), Faubourg, Brossard (v.o.).

Martin Bilodeau

DECONSTRUCTING HARRY

★ ★ ★

Woody Allen ressemble à lui-même plus que jamais. Les psychanalystes et leurs divans, le bal des ex, les triturations de méninges du célèbre binoclard: tout y est. Avec, en prime, la distribution éclectique à souhait, de Allen à Billy Crystal, de Demi Moore à Elisabeth Shue en passant par Robin Williams. Cette comédie rigolote parce que infiniment alle-

RÉPERTOIRE

JULES ET JIM

Certains films procurent toujours le même effet de surprise, même après plusieurs visionnements. C'est le cas de *Jules et Jim* (1961), chef-d'œuvre immortel et indémorable de François Truffaut dans lequel Jeanne Moreau, Orkar Werner et Henri Serre provoquent un inoubliable tourbillon amoureux. Adapté d'un roman de Henri-Pierre Roché, pour lequel Truffaut éprouvait beaucoup d'admiration (il adaptera plus tard ses *Deux Anglaises et le continent*), et présenté au Conservatoire ce soir à 19h dans le cadre d'une série intitulée «L'amour et la mort au cinéma», *Jules et Jim* est un beau film poétique sur la recherche d'absolu et la nécessité du mensonge, que les acteurs, inoubliables, traversent avec la légèreté d'une chanson.

MARTHA

Dans le cadre de l'événement Fassbinder, la Cinémathèque projette, demain soir à 21h, le téléfilm *Martha*, inédit au Québec, que le célèbre cinéaste a réalisé en 1973. Visiblement inspiré de *Suspicion*, d'Hitchcock, le film raconte l'histoire d'une femme (Margit Carstensen) qui, après avoir épousé sur le tard un homme d'affaires, subit sa jalousie et sa tyrannie, jusqu'à se convaincre qu'il désire la tuer. Admirablement photographié par Michael Ballhaus, *Martha* nous plonge avec l'héroïne dans un climat de paranoïa très subtilement composé. Cynique et majestueuse, la réalisation de Fassbinder est ici d'inspiration classique, cependant que l'effet qu'elle produit relève d'une vision féroce et originale et personnelle. On raconte par ailleurs que Fassbinder, à qui cette histoire rappelait douloureusement la relation tumultueuse de ses parents, s'habillait comme son père pendant le tournage. Entre le détachement et le masochisme, Fassbinder a toujours préféré ce dernier sentiment.

Martin Bilodeau



© André Cornélius

RESTAURANT-BAR-CAFÉ, SUR DEUX ÉTAGES
OUVERT JUSQU'À 1 HEURE DU MATIN
SANS RELÂCHE MÊME PENDANT LES SPECTACLES
Rue Sainte-Catherine angle Saint-Urbain, 866-8669

LE CAFÉ DU NOUVEAU MONDE

le groupe de la veillée

Mademoiselle
Else

d'Arthur Schnitzler

adaptation et mise en scène
de **Carmen Jolin**

avec

Brigitte Saint-Aubin
Jean-René Ouellet
Marie-Hélène Copti
François-Étienne Paré
Richard Lemire
Alexandre Solopov

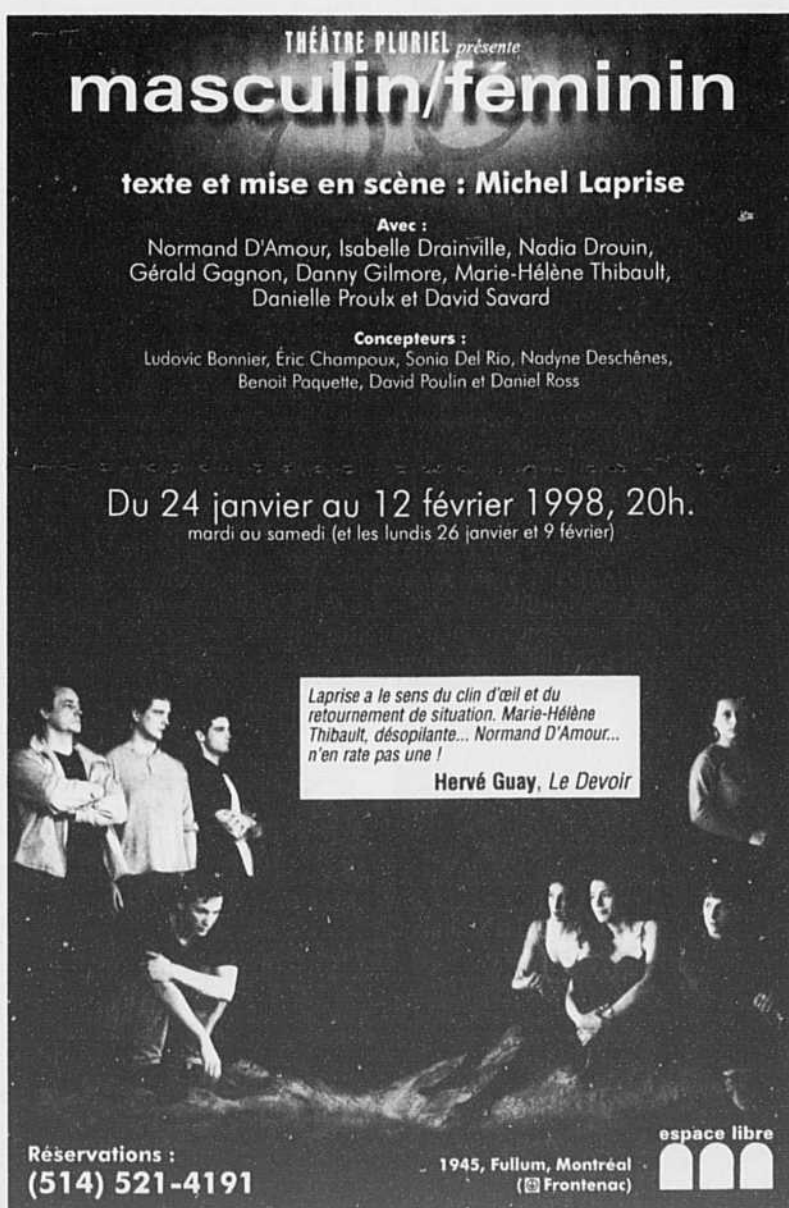
Scénographie Anick La Bissonnière
Costumes Gilles-François Therrien
Conseil musical Alexandre Solopov

THÉÂTRE
ESPACE
LA VEILLÉE

BAUQUE
LAURENTIENNE

1371, rue Ontario Est
Réservations : 526-6582
Réseau Admission : 790-1245
(mardi au samedi 20h, dimanche 16h)

du 27 janvier au 15 février 1998



THÉÂTRE PLURIEL présente
masculin/féminin

texte et mise en scène : Michel Laprise

Avec :
Normand D'Amour, Isabelle Drainville, Nadia Drouin,
Gérald Gagnon, Danny Gilmore, Marie-Hélène Thibault,
Danielle Proulx et David Savard

Concepteurs :
Ludovic Bonnier, Éric Champoux, Sonia Del Rio, Nadyne Deschênes,
Benoît Paquette, David Poulin et Daniel Ross

Du 24 janvier au 12 février 1998, 20h.
mardi au samedi (et les lundis 26 janvier et 9 février)

Laprise a le sens du clin d'œil et du
retournement de situation. Marie-Hélène
Thibault, désopilante... Normand D'Amour...
n'en rate pas une !

Hervé Guay, Le Devoir

Réservations :
(514) 521-4191

1945, Fullum, Montréal
(@ Frontenac)

espace libre

LES ARTS

SUR SCÈNE

TRAINSPOTTING

Si vous avez jugé l'adaptation cinématographique du roman d'Irvine Welsh édulcorée, la version théâtrale de *Trainspotting* risque de vous transporter davantage. Il s'agit en effet d'un spectacle brut, d'une mise en scène d'une immédiateté pétaradante, mais qui dépeint sans fard une réalité très drue, celle des junkies. D'ailleurs, la traduction de ce texte est d'une verdeur inégale, tout à fait en adéquation avec le milieu dont il est question. *Trainspotting* bénéficie par surcroît d'une distribution très forte, constituée de jeunes comédiens intenses: David Boutin et Hugues Frenette, en particulier, y sont saissants. Un spectacle qui, de plus, fait réfléchir sur ce que notre société a vraiment à offrir à une jeunesse, trop souvent hélas! parfaitement désabusée. Au Quat'Sous jusqu'au 28 février.

Hervé Guay

LE MISANTHROPE

Voilà un spectacle où la vision claire et rigoureuse d'un metteur en scène (René Richard Cyr) aime toutes les forces: décor, musique, costumes, jeu, éclairages, tout s'amalgame avec une harmonie qui permet à cette pièce de Molière de prendre, une fois de plus, un nouveau visage. Le spectateur a alors accès à plusieurs couches de sens; ce qui se passe sur scène ne se passe pas à l'époque de Louis XIV, mais hier, maintenant, demain. C'est cela, une mise en scène. Présenté au Théâtre du Nouveau Monde en prolongation jusqu'au 14 février. On aurait intérêt à réserver rapidement en composant le 866-8668.

Solange Lévesque

LES RUES DE L'ALLIGATOR

Dix comédiens jouent une vingtaine de personnages dans cette chro-

nique urbaine d'Abla Fahroud. Le temps de la pièce correspond à peu près à un été pendant lequel Sonia (Nicole Leblanc, avec un accent à couper au couteau et son énergie habituelle), brigadière au coin d'une rue, noue des relations avec des passants et en particulier avec Sophie-Catherine, une adolescente. L'œuvre offre un tableau composé de plusieurs vignettes reliées par la présence de Sonia. Louise Latraverse, de retour au théâtre, s'avère très convaincante; Geneviève Lavigne et Maude Guérin font preuve d'une belle sobriété. Plusieurs autres personnages sont dirigés d'une manière qui les simplifie un peu trop. Une production du Théâtre de La Manufacture, présentée à La Licorne jusqu'au 7 février.

S. L.

OGRE

Troisième solo de Larry Tremblay à être présenté au Théâtre d'Aujourd'hui, ce spectacle met en vedette Carl Béchard, certes l'un de nos comédiens les plus singuliers. Dans *Ogre*, il incarne un goujat de la pire espèce, une personnalité médiatique qui salive à la seule idée qu'une caméra le surprenne dans l'intimité de sa salle de bain. Dès lors, son ego démesuré ne porte plus à terre. En fait, ce texte s'avère surtout une mise à nu particulièrement corrosive des effets pervers des médias, une charge contre la vacuité télévisuelle. Il est significatif que la réplique la plus percutante de ce personnage odieux soit: «J'ai quelque chose à dire.» La mise en scène de Martine Beaulne, quant à elle, est construite sur une foule de détails qui font de ce spectacle solo de 65 minutes une production d'une densité peu commune. Au Théâtre d'Aujourd'hui jusqu'au 6 février.

H. G.

BAJAZET

Cette turquerie de Racine est aussi une sombre machination politique. C'est pourquoi il ne faut pas glisser sur l'exposition de cette tragédie, sinon elle perd énormément de son intérêt. Il s'agit même, à cet égard, de l'une des pièces les plus entortillées de l'auteur d'*Andromaque*. Or, la mise en scène de Claude Poissant n'a pas su éclairer le spectateur. Sans arrière-plan politique, le spectacle va carrément à la dérive. Côté distribution, personne n'en sort vraiment grandi. Au risque de paraître cruel, je dirais que ce sont les coiffures qui rendent le mieux le caractère puissamment enchevêtré de Bajazet. Comme si à trop miser sur la recherche d'émotions on avait perdu de vue l'essentiel. À l'Espace Go jusqu'au 14 février.

H. G.

THÉÂTRE



SOURCE MAISON THÉÂTRE

Le Champ porte sur le questionnement sur le comble de la solitude.

Profondeur du Champ

La Maison Théâtre accueille
une création encensée de Louise Bombardier

Le Théâtre du Gros Mécano et le Festival Les Coups de Théâtre proposent cette semaine, à Montréal, la pièce *Le Champ*, accueillie très chaleureusement à sa création à Québec. La nature et la culture. La solitude et l'autre. L'amour et la guerre. Le mal de vivre et la mort. Et tout ça, pour des jeunes de neuf à treize ans...

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Le Champ, que des critiques ont décrit comme un modèle de pièce, un rêve théâtral devenu réalité («ce qui fonde l'essence même du théâtre», a écrit *Le Devoir*), a d'abord germé dans une sorte de cauchemar éveillé de son auteure.

«C'est une vision personnelle qui me tarabustait depuis plusieurs années, une

espèce de vision éveillée que j'ai eue», explique la dramaturge-comédienne Louise Bombardier, interviewée au téléphone entre deux séances de tournage de la série *Quatre et demie*, de Radio-Canada. «J'écris toujours pour les enfants à partir de mes pannes personnelles: je me dis que si je suis démunie devant une question, les enfants doivent l'être aussi», ajoute l'auteure de pièces remarquées comme *Hyppopotame* et *Noël en juillet*.

Cette fois, le questionnement portait sur le comble de la solitude. Bom-

bardier a pensé à un enfant seul dans un champ, à perte de vue. «Pour moi, cet enfant était seul depuis toujours, comme s'il arrivait sur la Terre pour la première fois. C'était aussi un enfant blessé, aux pieds meurtris par son long périple.» La pièce commence d'ailleurs par ces mots: «Je marche depuis toujours, je pense.»

Dans le champ, Bombardier a vu que ce mystérieux personnage rencontra un chasseur sombre et colérique. Elle a imaginé que l'enfant l'interrogeait sur ses hostiles activités. Elle a pensé qu'il finirait par le suivre dans son inquiétante cabane. L'idée de sa nouvelle pièce était trouvée.

À hauteur d'enfant

On fait pipe comme flash, comme... entrée en scène. «Je suis un être visuel: il faut que j'écrive à partir d'images», dit l'auteure qui avoue se passionner depuis des années pour la psychanalyse jungienne.

Elle a ensuite travaillé en ateliers d'exploration, presque sans paroles, autour du thème de la frontière entre l'animalité et l'humanité. Il lui est apparu que l'enfant, seul être de langage, symboliserait la naissance de l'humain, tandis que l'homme-chasseur silencieux, figure mythique du père ne s'exprimant qu'avec son fusil, serait plus près de la bête. Un troisième personnage s'est aussi greffé, un gnome, un être mi-homme mi-bête au service de l'humain. Le lieu même de l'action a également été travaillé par la fiction née du rêve jusqu'à ce que le champ devienne le symbole de la précarité et des menaces pesant sur le monde. Dans la pièce, une guerre sans nom et sans but se rapproche sans cesse...

Finalement, celle qui se décrit comme «une vraie pie, très bavarde», a accouché d'un texte qui fait la part belle au non-dit, au silence bruisant, aux répliques quasi effacées. En même temps, Louise Bombardier a «tout écrit», comme pour un scénario, en découpant les didascalies, les consignes et les descriptions. «C'est une fable réduite au plus simple, résume l'auteure. Nous, adultes, nous voyons les symboles et les références. Les enfants, non. Ils lisent cette histoire très simplement, souvent en s'attachant à l'amitié qui lie les personnages. Et moi, j'écris toujours à hauteur d'enfant.»

On a quelquefois prétendu le contraire en lui reprochant d'écrire des textes trop exigeants pour les jeunes, comme celui-ci justement, osant traiter de la guerre et de la mort, du rapport à la nature et à la culture, des relations père-fils. «Quand j'ai commencé à écrire, il y a 20 ans, on me disait déjà que j'écrivais des textes d'adultes pour les enfants. J'avais l'air d'une extraterrestre avec mes textes non pédagogiques. Encore aujourd'hui, ici, ce n'est pas souvent possible de pousser l'exploration et le théâtre jeunesse, comme l'osent par exemple les Italiens ou les Néerlandais. Cela impose une certaine autocensure de la part des auteurs. Cela donne du théâtre un peu trop sage.»

Le Champ a été écrit en 1995 et monté une première fois par le Théâtre du Gros Mécano l'année suivante, en mai, dans le cadre des Coups de Théâtre. La compagnie et le festival se sont associés pour préparer la sortie métropolitaine, à la Maison Théâtre, du 3 au 9 février, de la production, dirigée par le metteur en scène Claude Poissant.

PALMARÈS • DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

1. ROMANZA, ANDREA BOCELLI, PHILIPS 17,95 \$
2. VIAGGIO ITALIANO, ANDREA BOCELLI, PHILIPS 17,95 \$
3. TIME TO SAY GOODBYE, SARAH BRIGHTMAN, ANGEL 16,95 \$
4. THE VOICE OF THE CENTURY, MARIA CALLAS, EMI 16,95 \$
5. LA DIVA II, NATALIE CHOQUETTE, ISBA 17,95 \$

JAZZ • BLUES • INTERNATIONAL

1. BUENA VISTA SOCIAL CLUB, RY COODER, NONESUCH 17,99 \$
2. INTRODUCING, RUBEN GONZALEZ, NONESUCH 17,95 \$
3. PAMETAM, JESZCZE RAZ, MUSIQUE MULTI MONTRÉAL 16,25 \$
4. O PARAÍSO, MADREDEUS, VALENTIN DE CARVALHO 17,95 \$
5. SOUL OF THE TANGO, YO-YO MA, SONY CLASSICAL 17,95 \$

POP • FRANCOPHONE

1. COLLECTION, CIRQUE DU SOLEIL, BMG 16,95 \$
2. DÉMONS ET MERVEILLES, LAMBERT WILSON, VIRGIN CLASSICS 16,95 \$
3. CAP ENRAGÉ, ZACHARY RICHARD, DISQUE DOUBLE 18,95 \$
4. DIANE DUFRESNE, DIANE DUFRESNE, AMERILYS 17,95 \$
5. LA MISTRINE, LA BOTTINE SOURIANTE, MILLE-PATTES 17,95 \$

POP • ANGLOPHONE

1. TITANIC, TRAME SONORE, SONY CLASSICAL 17,95 \$
2. LET'S TALK ABOUT LOVE, CELINE DION, COLUMBIA 15,95 \$
3. THE BOOK OF SECRETS, LOREENA MCKENITT, WARNER 16,95 \$
4. MORE BEST OF, LEONARD COHEN, COLUMBIA 16,95 \$
5. PAINT THE SKY WITH STARS, ENYA, WARNER 15,95 \$

SUGGESTIONS



4380 St-Denis 844-2587 Mail Champlain 923-2587
371 Laurier o. 276-2587 5219 Côte-des-Neiges 344-2587

OGRE

de
Larry Tremblay

mise en scène
Martine Beaulne

avec
Carl Béchard

du
9 JANVIER
au
6 FÉVRIER

RÉSERVATIONS
282-3900

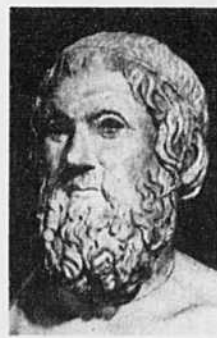
EN SUPPLÉMENTAIRE, samedi 7 février
(La Presse, 15.01.98)
(Le Devoir, 15.01.98)
(Journal de Montréal, 16.01.98)
(Voir, 22.01.98)
Un ogre en délire...
... le tour de force s'accomplit.
... une performance exceptionnelle.
Un jeu virtuose et virevoltant.

théâtre d'aujourd'hui

LE COUR DE LA CRÉATION QUÉBÉCOISE

DIRECTION ARTISTIQUE • MICHELLE ROSSIGNOL
3900, RUE ST-DENIS, MONTRÉAL

OEdipe Roi de Sophocle



Ne dites jamais

qu'un homme fut heureux dans sa vie
tant qu'il n'a pas atteint le dernier
de ses jours à l'abri du malheur.

Mise en scène, scénographie et costumes :
Wajdi Mouawad

assisté de Lucie Janvier, Michelle Laliberté, Charlotte Rouleau
Adaptation : Jacques Lacarrière
Éclairages : Michel Beaulieu
Musique : Mathieu Farhoud Dionne

Avec

Vincent Bilodeau, Jean-François Casabonne, Pierre Collin,
Denis Lavalou, Monique Mercure, Jean-Marie Moncelet,
Gilles Pelletier, Luc Proulx et Jean-Pierre Ronfard.

Conservez votre billet
réduction de 15% pour le spectacle
l'Histoire des Atrides à la Salle Fred-Barry

du 28 janvier au 14 février

jeudis, vendredis et samedis, 20 h
(matinées en semaine, 10h30 ou 13h30)

Billetterie
514 253-8974
BILLETTS
514 790-1245
1 800 361-4595

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal
Papineau ou Viau, autobus 34 Pré-IX, autobus 139

accès
22% de réduction
les samedis

La puissance triomphante de Verdi

FRANÇOIS TOUSIGNANT

DON CARLO

Giuseppe Verdi: *Don Carlo*, grand opéra en cinq actes (chanté en italien, version révisée de Modène, 1886) sur un livret de Joseph Méry et Camille du Locle, d'après le drame de Schiller. Philippe II: Roberto Scanduzzi; don Carlo: Richard Margison; Rodrigo: Dmitri Hvorostovsky; le Grand Inquisiteur: Robert Lloyd; un moine: Ildebrando D'Arcangelo; Elisabeth de Valois: Galina Gorchakova; la princesse Eboli: Olga Borodina; Tybald: Elisabeth Norberg-Schulz; le comte de Lerne: Robin Leggate; un héraut: Roderick Williams. Le Royal Opera Chorus et l'Orchestre du Royal Opera House Covent Garden, dir. Bernard Haitink. Durée: 3h 28 min. 04 Philips 454 463-2



Relisez bien le texte technique pour une fois, histoire de revoir l'affiche, et puis pincez-vous pour vous assurer de ne pas nager en plein délire onirique! Incroyable comme présentation, cette brochure de chanteurs pour défendre ce qui est probablement un des plus grands drames jamais composés par Verdi, n'est-ce pas? La maison Philips y met tous ses gros canons actuels, mise sur un marketing de stars pour tenter de faire une percée dans la grisaille actuelle des enregistrements d'opéra qui ne font que ramener leurs frais.

Pari gagné, j'annonce mes couleurs, mais qui va déranger un grand nombre d'habitudes italiennes de chant. C'est que l'effet «Kirov» montre son irrésistible invasion du monde occidental.

J'entends par là deux choses pas si indissociables qu'on le penserait. D'abord, la maison Philips a toujours son contrat avec la troupe du théâtre Mariinski (ancien Kirov) de Saint-Petersbourg qui, sous la férule de Valery Gergiev, nous ouvre les portes du répertoire — et de la tradition surtout — russe. On a découvert beaucoup d'artistes sur ces disques, que l'Occident s'est arrachés rapidement.

Ainsi, avec la chute du mur de Berlin, les artistes soviétiques, bulgares et autres ont pris d'assaut des scènes européennes d'abord puis, par ricochet, américaines comme stars accomplies. Ce qui, il y a vingt ans encore, relevait du domaine de l'exception, trop souvent relié à l'exclusion politique ou à un exil irrémédiable (je pense au cas de Gallina Vichnevskaïa), devient une norme nécessaire à la survie économique et artistique de nombreux chanteurs de l'Europe de l'Est, comme de compagnies d'opéra à l'Ouest (à cause des cachets).

Plutôt que de se mouler à nos façons de faire, ils arrivent forts d'une tradition du chant solide. Écoutez-les chanter, ces Hvorostovsky, Gorchakova, Borodina... Rien n'est à leur épreuve. Leur art du chant et leur maîtrise des textes à défendre (mélodies et opéras confondus) sont sidérants. Cette nouvelle technique, ce nouveau type de voix, teinte le répertoire.

Alors, on entend ici un *Don Carlo* bien moins superficiel que ce à quoi on est habitué, un opéra d'où s'absente tout le soleil de l'Espagne et de l'Italie romantiques pour retrouver la froideur imposante de l'Escorial voulu par Charles Quint. Le drame de Schiller mis en musique par Verdi trouve une profondeur et une exacerbation dramatique — sans oublier une autre coloration politique — que ces jeunes voix insufflent avec ardeur.

Richard Margison est un Carlo tout en ténor héroïque, à stature quasi wagnérienne, si Wagner avait su imaginer des rôles de ce type. En duo avec le baryton Hvorostovsky, cela est magnifique de virile amitié. Dans les scènes avec Gorchakova, on l'entend d'une passion amoureuse déchirée par une psychologie dont l'expression est naissante et qu'un cornélien agencement de la si-

tuation dramatique vient justifier.

Plus beau encore, et étonnamment dans le même style, les duos de basses entre Scanduzzi (Philippe II) et Lloyd (le Grand Inquisiteur). Cela glace tout autant que les autres exemples enflammés, comme les imprécations angoissantes du moine.

En princesse Eboli, pas de crainte: Olga Borodina est aussi courtisane avvertie et superficielle dans sa chanson du voile que tendue de la haine qu'elle se voue devant le dénouement tragique de l'histoire (O, don fatal!), alors qu'elle maudit sa propre et traîtresse beauté.

Distribution remarquable, donc, même dans les petits rôles. Mais c'est omettre ce qui lie toute cette réussite: la souveraine baguette de Bernard Haitink. Devant l'orchestre royal du Covent Garden, il sait tirer ces intonations si sourdes que trop d'autres chefs, plus solaires, peinent à trouver. Les scènes de moines sont entendues avec la même somptuosité que la plus euphonique partition wagnérienne. Chaque tableau, chaque scène a non seulement son rythme, mais apporte son juste poids dans le déroulement implacable de la tragédie. Un tel souci du détail et de la partition fait revivre l'opéra, et notre souffle s'accorde à celui du bâton.

La prise de son se devait d'être à la hauteur, autre pari tenu. Le plus sympathique est qu'on renoue avec cette vieille mode qui consiste à modifier la perspective sonore pour respecter les lieux de la scène. Les chœurs en coulisses le sont vraiment, apportant une dimension supplémentaire à une image sonore léchée et toujours satisfaisante.

En résumé, une production entièrement réussie, toujours de haute te-

nue et d'une surprenante égalité, tant en elle-même que dans les comparaisons avec d'autres distributions. On pourra, individuellement, préférer certains airs par certaines voix, mais pour l'unité de ton, on tient un bel étalon.

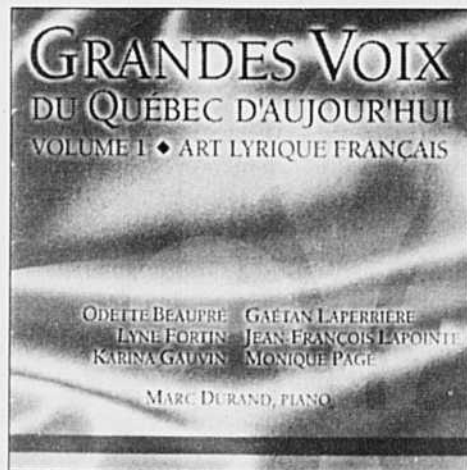
GRANDES VOIX DU QUÉBEC D'AUJOURD'HUI

Volume 1

Mélodies et airs d'opéra français par Odette Beupré, Jean-François Lapointe, Lyne Fortin, Monique Pagé, Gaëtan Laperrière et Karina Gauvin, accompagnés au piano par Marc Durand. Durée: 65 min. 46. Lyres LLL97003

Une nouvelle sorte d'anthologie: celle des choses à venir. Dans ce programme tous ne sortent pas égaux. Odette Beupré et Gaëtan Laperrière montrent que la scène seule peut leur offrir les artéfacts pour pallier leurs insuffisances; Lyne Fortin et Monique Pagé font valoir leur instrument sans leur force de conviction habituelle; Jean-François Lapointe n'est pas à la hauteur de sa réputation de province. Moment de bonheur quand on arrive aux pièces défendues par Karina Gauvin: là, sans artifice aucun, la démonstration est faite qu'on a une vraie voix musicienne.

Pour une décharge commune à tous ces chanteurs, l'accompagnement de Marc Durand est encore plus mal enregistré que les voix; tels sont les problèmes de la prise de son qui peut tout défigurer. Une noble entreprise — celle de mieux faire connaître les chanteurs d'ici — se trouve gâchée par une réalisation technique qui, malheureusement, est amateur et qui montre les insuffisances (et la suffisance) d'artisans ne sachant pas maîtriser leurs outils. Les artistes valent mieux que cela. Le disque, mal fait, réalisé uniquement pour se dire qu'on peut en faire un (du point de vue des «enregistreurs» s'entend), peut devenir un médium assassin pour les artistes enregistrés, otages flagellés contre leur gré et dont on sait que le disque fait ainsi ne leur rend aucune justice. C'est le grand scandale de ce type de produit.



BBC SESSIONS

Led Zeppelin
Atlantic (Warner)

Savez-vous pourquoi le marché parallèle des bootlegs est si florissant? C'est parce que les compagnies de disques ne donnent pas aux fans ce qu'ils veulent. Ou plutôt, ne donnaient pas. Ce temps-là semble en effet révolu. Ne pouvant ignorer plus longtemps le succès sous cape de coffrets illégitimes de plus en plus luxueux, les Beatles et EMI ont fini par agir et lancer l'*Anthology*, véritable bootleg officiel. Le cas Led Zep était encore plus criant. Sinon l'insatisfaisante bande sonore du film *The Song Remains the Same* (1976), les fadas en mal d'enregistrements dignes de la légendaire force de frappe du groupe en spectacle ne trouvaient jusqu'ici leur nanane que sous le comptoir.

Finies les cachotteries: *BBC Sessions*, double disque juxtaposant les passages majeurs du dirigeable plombé à la radio britannique en 1969 et 1971, fait depuis les Fêtes le bonheur de ceux qui possédaient déjà tout en bootleg (le remixage de Jimmy Page rehaussant nettement la qualité sonore) et des millions d'honnêtes gens qui s'étaient contentés de la discographie autorisée, enfin conscients de ce qui leur manquait: le Led Zep affamé des débuts! Tout est là, révélé au grand jour, y compris des versions différentes de la même chanson. Trois fois *Communication Breakdown*? Et pourquoi pas? C'est exactement pour ça que les bootlegs ont la vie si dure: on fournit tout, sans discrimination entre les performances.

Il appert que Led Zep évoluait fichtrement vite en ce temps-là, et que chaque nouvelle lecture pulvérisait la précédente: rien qu'entre mars et juin 1969, *You Shook Me*, l'extrapolation psyché-blues du standard de Willie Dixon, avait gagné six grosses minutes. Pour fins de comparaison, les deux moutures sont nécessaires. Pareillement, l'hymne heavy métal *Whole Lotta Love* avait carrément éclaté en deux ans, s'ouvrant en 1971 à un long jam qui célébrait tout autant John Lee Hooker qu'Elvis Presley. Lorsqu'on sait que Led Zep offrit le plus sérieux sement du monde au Colonel Parker d'accompagner Elvis en tournée, entendre leur traitement hard-rockabilly des *That's All Right, Mama* et *A Mess Of Blues* laisse rêver. La reprise du *Somethin' Else* d'Eddie Cochran (qui renvoie au *Summertime Blues* du même Cochran, empoigné par les Who sur le fameux *Live At Leeds*) renforce la même impression: Led Zep réinventait certes le rock, mais toujours à partir des origines. A quand les *BBC Sessions* des Stones?
Sylvain Cormier

Concerts de musique de chambre Allegria

flûte Denis Bluteau
hautbois Lise Beauchamp
clarinette Simon Aldrich
cor Jean Gaudreault
basson Andrée Lehoux
piano Dorothy Fraiberg

Oeuvres de Beethoven, Ibert, Farkas et Holst
jeudi 5 février 1998, 20 heures
Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre

En vertu d'une entente avec la Fédération Américaine des Musiciens (A.F.M.), les compagnies de disques subventionnent en partie cet événement musical pour promouvoir la musique active par l'entremise de la Guilde des musiciens du Québec.

Du plomb en fusion

ONE OF THE FORTUNATE FEW

Delbert McLinton
Rising Tide (MCA/Universal)

On regarde la photo au recto du livret et on se dit: un autre chanteur country à gueule taillée dans le cuir de bottes. Pourtant, ce gars-là, sachez-le, changea le cours de l'histoire du rock. C'est en effet à cause de lui que John Lennon joue de l'harmonica dans *Love Me Do*, *I Should Have Known Better*, *Little Child* et *I'm A Loser*. En 1962, McLinton, alors jeune harmoniste employé par un dénommé Bruce Channel, enseigna à Lennon les rudiments de l'instrument à l'occasion d'une tournée britannique où Channel et les Beatles partageaient l'affiche.

Voilà pour l'anecdote, rappelée pour que vous prétiez à *One Of The Fortunate Few*, le meilleur disque à vie de McLinton et son premier sous le grand chapeau du country, un regard moins générique. Et comprenez mieux ce qui vaut à ce vétéran chanteur-souffleur texan, natif de Lubbock comme Buddy Holly, l'éminente présence d'un B.B. King en simple guitariste de session, signant le solo du honky-tonk *Old Weakness*. Ou la participation des vénéérés Lyle Lovett et John Prine, de la reine du gospel Mavis Staples, des vedettes country Vince Gill, Pam Tillis et Patty Loveless aux chœurs. Je lance les noms pour enfoncer le clou, mais la musique tient toute seule: le galopant boogie-woogie *Too Much Stuff*, la terrible ballade *You Were Never Mine*, le swamp-rock *Somebody To Love You*, le country-blues mississippien *Better Off With The Blues* composent la plus ragoutante des gibelotes de racines.
S. C.

GREAT JEWISH MUSIC: SERGE GAINSBOURG

Collectif de musiciens
Étiquette Tzardick

Si on dit *Les Amours perdues*, *Pauvre Lola*, *Sous le soleil exactement*, *Ce mortel ennui*... Si on rappelle *Là-bas*, *c'est naturel*, *Bonnie and Clyde*, *Un poison violent*, *c'est ça l'amour*, *Requiem pour un con*, 69, année éro-

tique, *Les Sucettes*, *L'Homme à tête de chou*, *The Ballad of Melody Nelson* et autres balivernes, qui suggère-t-on? Serge Gainsbourg.

CQFD: que fait Serge Gainsbourg dans le jazz ou, du moins, dans ce qu'on appelle jazz? On ne le savait pas jusqu'à ce que la bande fréquentant avec assiduité les tranchées de l'anarchie musicale s'en mêle. Sous la houlette de John Zorn et de son mouvement Radical Jewish Music, désormais, Gainsbourg fait partie de l'univers jazz.

Pour chaque chanson écrite et composée par *l'homme à la tête de chou*, Zorn a demandé à des musiciens s'appelant Wayne Horvitz, John Medeski, Marc Ribot, Mike Patton et beaucoup d'autres du même acabit de «transformer» Gainsbourg. Résultat? C'est étonnant. Il n'y a pas d'autres mots.

Serge Truffaut

GREAT JEWISH MUSIC: BURT BACHARACH

Collectif de musiciens
Étiquette Tzardick

Si on dit *Walk On By*, *Close To You*, *Wives And Lovers*, *The Man Who Shot Liberty Bells*, *Promises, Promises*... Si on dit encore *Alfie*, *Freefall*, *Don't Go Breaking My Heart*, *I Say A Little Prayer* et autres compositions ayant fait la notoriété de bien des films hollywoodiens comme la fortune de bien des chanteurs-chanteuses du circuit Olympia, Albert Hall, Las Vegas, on dit quoi? Là, c'est plus compliqué. Car il s'agit de Burt Bacharach.

Bacharach est l'archétype du compositeur dont tout le monde sait siffloter une ou deux de ses mesures sans savoir qu'il en est le compositeur. Toujours est-il que Zorn et sa bande, histoire justement de rendre justice à son talent, histoire surtout de sortir ses compositions du kitsch *made in Las Vegas*, a décidé de consacrer un album à son œuvre.

Les musiciens qui ont participé à la chose s'appellent Elliott Sharp, Robert Quine, Dave Douglas, Fred Frith, Anthony Coleman et compagnie. Résultat? La musique de Burt Bacharach est convaincante.
S. T.

Société Pro Musica

En coproduction avec

Radio-Canada
Chaîne culturelle FM

2 février 1998, 20 h

Le Quatuor Stamitz

Quatuor en la majeur VANHAL
Quatuor, n° 2 SCHNITTKE
Quatuor en fa majeur, op. 135 BEETHOVEN



9 février 1998, 20 h Hélène Mercier, piano et le Quatuor Ludwig

Quintette en mi bémol, op. 44 SCHUMANN
Quintette en fa mineur FRANCK

Renseignements : Pro Musica 845-0532
Billets : 25 \$, 18 \$ (étudiants: 10 \$), taxes incluses, redevance en sus.

billetterie
Articulée (514) 844-2172

CONSEIL DES ARTS Association française d'Action artistique (AFAA)
Delta Montréal
AIR CANADA QUEBEC INC.

Salle Pollack, 555, Sherbrooke Ouest

N.B.

À LA
CHAÎNE CULTURELLE FM
DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.com



100,9 CHICOUTIMI • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 SHERBROOKE • 90,3 TORONTO • 104,3 TROIS-RIVIÈRES

À VOS MASQUES! Ne manquez pas LA SOIRÉE DES MASQUES, diffusée simultanément à la télévision de Radio-Canada dès 20 h. À compter de 19 h 30 à la radio, Winston McQuade et Bernard Michaud présentent des reportages sur les artisans de cette grande soirée, et Winston McQuade s'entretient sur place avec les gagnants.
Réal. Lise Létoirneau
Dimanche à 19 h 30

GRANDS PRIX SOCIÉTÉ RADIO-CANADA 1997 catégorie fiction radiophonique : Ersatz, de PIER NOLI (premier prix), et Tibullus, de LARRY TREMBLAY (deuxième prix). COUP DE THÉÂTRE vous les présente tour à tour. Réal.-coord. Line Meloche
Lundis 2 et 9 février à 19 h 30

LA PROVINCE. L'écrivain ANDRÉ MAJOR parle à Stéphane Lépine de la province, du retour vers la province, de quelques fictions provinciales d'auteurs comme Jacques-Pierre Amette, Jean-Pierre Ostende et Pierre Michon. Une émission de Stéphane Lépine
Mardi à 22 h

ZDENEK MACAL dirige l'OSM dans la 6^e Symphonie de Mahler en direct de la Place des Arts à Montréal, mercredi à 20 h. En reprise à La Belle Écouteuse, jeudi à 13 h. Anim. Françoise Davoine
Réal. Odile Magnan

Pour connaître le programme hebdomadaire détaillé des concerts, utilisez la LIGNE INFO-CONCERT : (514) 597-3800 à Montréal ou 1-888-597-3800 à l'extérieur.

MÉLODIES

L'unique magasin de disques
exclusivement

JAZZ

au Québec

LE SPÉCIALISTE DE
L'IMPORTATION JAZZ

4375, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
Tél. : (514) 845-1736
Fax : (514) 845-7233